

BRUNO HARNY

**CHRONIQUES D'ODESSA
1992-1995**

LITTÉRATURE ACTUELLE

Chroniques d'Odessa © BRUNO HARNY 2006
ISBN 978-2-9557079-1-3

BRUNO HARNY

CHRONIQUES D'ODESSA

1992-1995

CHRONIQUES D'ODESSA

1

L'APPARTEMENT

J'habitais à Odessa, l'automne 92. J'avais au bout de quelque temps trouvé un appartement. C'était un immeuble stalinien, c'est-à-dire d'architecture néoclassique, avec de hauts plafonds et des portes à deux battants.

Il était situé à Moldavanka, un quartier proche du centre, qui remontait à la fondation de la ville, des maisonnettes de pierre, du calcaire rongé. Un quartier de jardins et de courettes couvertes de treilles et de glycines, à l'ombre desquelles on vivait l'été, le sous-sol troué de catacombes. La propriétaire était une Russe, en voyage aux Etats-Unis d'Amérique pour dix-huit mois. Je l'avais rencontrée, j'étais en fin d'après-midi venu chez elle, elle m'avait fait visiter, nous avons discuté les conditions autour d'un verre. C'était une dame agréable sur la fin de la jeunesse, elle travaillait dans la culture, je lui avais payé six mois, le reste je le réglais à sa mère à échéance.

L'entrée ouvrait sur un couloir large, il y avait deux grandes pièces, une chambre et une salle, puis un petit bureau, cuisine, salle de bains et cabinet, tous les deux avec fenêtre. Toutes les pièces donnaient sur la cour, sauf la chambre, sur rue. La cour orientée à l'est était comme toujours très plantée, des feuillus adultes, qui rafraîchissaient l'été. Au troisième étage, je voyais les nids dans les feuilles. C'était très calme, la rue était peu passante, et je faisais la sieste sur le sofa du bureau. C'était la première fois que j'habitais, seul, un aussi bel appartement.

J'entretenais de bonnes relations avec les voisins. Ceux d'en face connaissaient de longue date ma propriétaire. C'était une famille, les parents et les deux filles, dont l'aînée mariée vivait chez eux avec son mari et leur bébé. Les filles avaient seize et vingt-deux ans, elles étaient mignonnes, et j'avais la

cote, un Français dans l'immeuble, la trentaine leste. Je leur parlais et leur souriais, la plus jeune riait avec des hi hi et gloussait, j'invitais la grande à prendre le thé chez moi.

La vie était agréable à Odessa. Grande ville, grand port de la mer Noire. Toute la berge qui n'était pas occupée par le port constituait un parc qui longeait la plage et grimpait vers la ville. Il faisait sept kilomètres de long.

C'était mon itinéraire favori quand je rentrais de l'université à pied. A cet endroit le parc descendait raide à la plage, il y avait un petit téléphérique. Je suivais un chemin de sable à mi-pente, je voyais la mer entre les arbres, et j'étais en pleine ville. Cela fait partie de l'art de vivre d'Odessa. Mais ça devenait dangereux les promenades dans les parcs.

Il n'y avait plus de jeunes filles la nuit. On risquait n'importe quoi, de se faire trousser comme détrousser. Je ramassais un bâton qui protégeait des chiens errants. Je me promenais beaucoup dans la ville, je perfectionnais mon russe en lisant les enseignes de la rue et en parlant aux caissières des magasins, je pensais en marchant à un cours, puis rentré à la maison je rédigeais un schéma.

Je n'avais eu dans l'appartement qu'à installer un second téléphone pour le bureau. Rien d'autre. L'appartement était entièrement meublé, y compris deux bibliothèques. Vaisselle et linge de maison étaient fournis. Parfait. Je faisais les courses dans les magasins à côté, je remontais mes sacs et cuisinai moi-même. J'avais pris les services d'une vieille femme pour le lavage et le repassage, elle travaillait chez elle. J'invitais mes collègues de la fac, avec qui j'étais devenu copain, c'est Valentin qui venait le plus fréquemment.

2

LE LOGEMENT

Le logement c'était difficile. Il y avait peu d'offres de location. Les gens louaient leur propre bien, étaient rarement propriétaires d'un second appartement. Les prix étaient exorbitants pour l'habitant, se négociaient en dollar Etats-Unis pour compenser l'inflation. Un maître de conférences gagnait douze dollars mensuels, je louais cet appartement quarante dollars. Je touchais mon traitement français.

Je l'avais trouvé par connaissance. J'avais lancé un appel au travail, recherche logement indépendant. C'était relativement facile de trouver une chambre dans un appartement, souvent une vieille dame, qui vous offrait la pension. Je voulais quelque chose d'indépendant, où je puisse vivre à la russe, à la française, à mon gré, comme un citoyen ordinaire. Je le rappelais aux collègues tous les deux jours : – Liocha, m'as-tu trouvé un appart ? – selon la réponse j'esquissais une stratégie : – Comment faire ? je ne peux pas rester à la cité U. Ça me gêne dans mon travail, je ne peux pas m'installer, préparer mes cours. Je ne peux pas vous recevoir, je voudrais vous inviter – je les harcelais. Des propositions arrivaient. Trop loin, en banlieue, mal famée en plus. Des farfelues – dans le centre, un taudis, cent cinquante dollars. Tout le monde, toutes les gens que je rencontrais se mobilisaient.

Un jour, depuis deux mois les gens m'observaient et commençaient à m'apprécier, je ne me rappelle plus qui m'avait donné ce numéro de téléphone, pour la rue Osipenko. Cela s'était passé très simplement. À la seconde rencontre nous avons signé un papier libre sur le coin de la table où elle buvait un porto et moi une vodka.

J'ai bien vécu dans cet appartement. J'avais un arrêt de tram au bout de la rue, cinq cents mètres à pied, juste ce qu'il faut pour s'aérer. Un tram était direct pour la fac, un autre pour le centre, et beaucoup de correspondances. La maison était saine. Les habitants variés comme toujours. De tout, du prof, du médecin, de l'ingénieur, de l'ouvrier et de l'employé. L'attribution du logement se faisait sur un tas de critères, à l'ancienneté, en fonction de l'entreprise, du syndicat, voire du parti, ou du cousin.

J'y suis resté seize mois. La propriétaire était revenue plus tôt que prévu. Elle m'avait averti par téléphone, un soir, de là-bas. Elle m'avait laissé un mois pour déménager, qu'elle a un peu prolongé.

J'ai eu du mal à retrouver. La même technique, par les connaissances. J'avais dégoté in extremis un studio, à deux pas de la faculté. C'est une jeune femme – j'ai hésité à en faire ma maîtresse – qui me l'a loué pour quatre mois, jusqu'aux vacances, durant ce temps elle est partie vivre chez sa mère, ça lui avait permis de se payer quelque chose. Il y avait une belle vue sur un jardin avec de grands arbres. C'était petit, mais pourvu du nécessaire. Six mois plus tard les beaux arbres étaient tronçonnés, le jardin public passé propriété d'un promoteur immobilier.

J'ai ensuite habité un troisième lieu. Celui-là je l'ai trouvé en dépit des avis d'Alexeï. Un de mes collègues, le plus brillant, qui maîtrisait la grammaire française dans ses règles les plus tortueuses, finaliste du championnat du monde d'orthographe. Il soutenait qu'il fallait passer par une des agences d'immobilier qui commençaient à se monter, c'était les toutes premières en 1993. Je défendais la version française du particulier au particulier. J'avais repéré une rue qui me plaisait, un midi après les cours avec Alexeï – qui prétendait que ça ne servait à rien, que l'immeuble était trop bien – nous avons collé des affichettes dans les cages d'escalier. Le soir j'avais une réponse. L'appartement était un deux pièces, le proprio, un colonel à la retraite, gardait une chambre où il enfermait ses objets personnels. Lui partait avec sa femme résider à Kasnodar où il possédait un bien. Ce logement était extrêmement soigné, on aurait dit un appartement de femme, dans l'idée que je m'en fais. Calme complet, toutes les fenêtres donnaient sur cour, à l'ouest, la chambre fermée donnait à l'est. Au soleil de l'après-midi il était jaune. Il avait un balcon couvert enguirlandé de glycine, qui protégeait l'été. Dans la seule rue qui donnait sur le parc, avec des habitations. C'était la rue Otradnaïa, du mot russe rad, qui signifie joyeux. Toutes les autres rues de ce quartier desservaient des hôpitaux ou des sanas, quelques administrations, et l'université, qui s'étendait le long du boulevard des Français. Le colonel était très correct.

Je traversais la cour ombragée et j'accédais au parc, je descendais une jolie route piétonne et j'arrivais à la plage. Outre la beauté de l'environnement c'était pratique à la belle saison. En effet la mairie pour économiser l'électricité coupait l'eau à Odessa. Plus exactement elle ouvrait l'eau quelques heures pendant la nuit. Les gens remplissaient leur baignoire pour faire provision. Comme nous étions un quartier d'hôpitaux nous étions épargnés, mais nous souffrions de coupures, surtout à l'heure où je me levais. Je descendais alors me baigner dans la mer.

Je pouvais me rendre au travail sans presque rencontrer de voitures. C'est la troisième année de mon séjour, la meilleure. Je connaissais la ville, j'y avais des copains, et quelques maîtresses, des régulières et des de rencontre. J'appréciais la culture odessite, et la gastronomie du Privoz. J'initiais Valentin à la cuisson du filet de bœuf saignant, on buvait de la vodka en gobant des zakouskis, on s'échangeait des recettes de phonétique et le lexique de la cuisine.

En trois ans, trois appartements à Odessa, plus les passages en cité U dans les périodes de recherche. Niconor Niconorytch, le doyen des profs, qui parlait six langues, était un vieux communiste. Il n'était pas parvenu à me faire octroyer l'appartement de fonction que mes prédécesseurs occupaient. Un comptable de l'université y logeait désormais sa famille.

Je n'ai jamais eu le moindre ennui dans ces logements. Sauf un détail rue Osipenko. J'ai dit que j'invitais parfois à prendre le thé ma voisine, la fille aînée

mariée. Une fois, sur le divan du bureau, il fait chaud à Odessa, je lui ai entouré les épaules de mon bras, et lui ai demandé, si je pouvais l'embrasser. Elle a répondu, essaie. C'est elle qui embrassait drôlement bien.

J'avais appris que son mari était en prison. Il était incarcéré pour vol. Ça ne voulait pas dire grand chose, beaucoup de gens commençaient à voler, ils étaient dans une grave dèche. Nous restions en bons termes. Pendant les vacances d'été je rentrais en France. J'avais eu l'idée, pour des raisons de sécurité, appuyé par la vieille mère de ma propriétaire, de lui confier l'appart à ma jeune voisine. J'avais ramassé mes effets et mes livres dans une malle métallique qui restait dans le bureau où ils ne devaient pas pénétrer. Dans le couloir, tout en haut d'un placard qui montait jusqu'au plafond, derrière plein de vieux trucs poussiéreux, sous un morceau de tapisserie décollée j'avais planqué un peu d'argent, en dollars, pour mon retour. Dans le même placard, derrière une plinthe, j'avais dissimulé un phallus en caoutchouc, un godemiché de taille normale, que j'avais acheté dans un kiosque par curiosité.

À mon retour de vacances le mari était sorti de taule. Il habitait chez moi avec sa famille. Il avait brisé la moitié des verres et le service à thé entier, avait déchiré le couvre-lit de la chambre, avait sectionné la rallonge téléphonique du bureau, etc., tout était sale. Ils ont immédiatement libéré les lieux, la fille s'est excusée et est venue nettoyer, a promis de remplacer la casse. Mes coupures avaient disparu, et le godemiché aussi. Je n'en ai pas parlé. Le mari était un grand type mince et musclé, de son âge, sans instruction, un peu arrogant, on sentait qu'il n'y avait rien derrière. Plutôt le type à plaindre, sinon qu'il fait des conneries. Ensuite la fille se montra impertinente, la petite ricanait de loin, mais je savais qu'elle était gênée. Avec la propriétaire cette affaire s'était réglée par une confrontation où les versions concordèrent.

3

LA FACULTE

Le boulevard des Prolétaires avait repris son ancien nom, d'avant la révolution, de boulevard des Français. Cela faisait mieux, mais ne facilitait pas le repérage. Comme souvent les artères importantes étaient débaptisées. Les taxis étaient déboussolés. Le mieux quand on se rendait quelque part était de connaître les deux adresses.

Les façades de la faculté de philologie romano-germane étaient vitrées. C'était joli, on était dans la verdure, mais frais sous la neige. Le bureau de la chaire de français était une grande pièce où chacun avait une table à quatre tiroirs sur le côté. Une bibliothèque couvrait un mur. Des plantes vertes poussaient dans des pots et grimpaient le long des fenêtres, je me souviens de beaux philodendrons. Pendant les vacances d'hiver l'université avait pour économiser coupé le chauffage. Il avait fait - 20°. Les tuyauteries avaient éclaté sous le gel, toutes les plantes avaient crevé.

Helena Palotchkova, la chef de chaire, avait une table identique qui nous faisait face. Moi compris nous étions cinq hommes pour sept ou huit femmes, c'est une forte proportion dans l'enseignement des langues. Les dames, même les jeunes, étaient sérieuses, nous les hommes entre chaque cours fumions des cigarettes dans les toilettes, le fumoir attitré. On se questionnait, on se répondait par une question. C'est la manière de l'humour odessite. Nous étions du même âge, Niconor était le patron. Nous parlions de langue, de phonétique et de littérature, et nous racontions des histoires. C'est particulier une faculté de langues étrangères, il n'y a que des filles, très peu de garçons.

Intéressant le boulot. D'abord du temps pour penser aux cours. La vie décalée de campus, le calme qui est un luxe. Des étudiants sélectionnés, des forts un peu partout. Et l'émulation chez les profs. C'est le salaire qu'était pas terrible, car la profession est très respectée. Je l'ai dit ce qu'ils gagnaient, à peine de quoi manger.

Ils avaient tous un double travail. Souvent des leçons particulières. Ça dépendait des spécialités. En langue il y avait les traductions, Anton avait trouvé un bon filon, un projet européen en français. Alexei était l'interprète du maire, et des délégations. Un matheux faisait de l'informatique. Les plus mal lotis étaient

les profs de littérature, qui se rattrapèrent sur les préparations d'examen. On était payé en retard, de mois en mois les avances s'accumulaient, et les avances sur les réévaluations des salaires, on touchait son traitement en faisant la queue à la caisse du rectorat, en liquide, une grosse liasse qui ne valait pas grand chose. Ils avaient changé la monnaie, pour être plus indépendants avaient abandonné le rouble, ils avaient institué le coupon. Une histoire le coupon.

Les autres secteurs d'activité c'était pire. La flotte de tourisme du plus grand port de la mer Noire, les paquebots et les « fusées » restaient à quai. Les fusées étaient de longues vedettes rapides bleu et blanc qui se levaient sur leurs ailerons, elles assuraient la navette avec les ports voisins, de la Crimée au Danube, à Izmaïl. Des usines fermaient. On voyait sur le bord des routes des étalages de casseroles émaillées, de vélos, des ouvriers qui percevaient leur salaire en nature, une part de leur production. Les retraités qu'avaient pas d'enfant pour les soutenir tombaient comme des mouches. De toute façon à cause de l'inflation le salaire de ceux qui étaient payés s'approchait de rien. Y avait que le commerce, le bizenesse, qui marchait. Et la mafia, bien entendu. C'était peut-être les mêmes.

4

L'ARGENT ET LA MAFIA

On voyait des gens qui avaient du fric. À la voiture. Tout de suite ils achetaient un bolide allemand. Le maire roulait en mercedes 500. Guère d'autre signe, mais 92, c'était le début. Ils n'en étaient qu'à l'accumulation, et se méfiaient. Nul ne pouvait prévoir l'évolution des choses. Il y en avait qui disaient, après la perestroïka, la perestrelka, après la restructuration, la refusillade. À Kiev, les nouveaux riches s'affichaient davantage, c'est la capitale.

Il n'y avait que moi à ne pas douter. Lorsqu'il y eut en octobre 93 le putsch manqué à Moscou, ils étaient inquiets à la chaire. Les plus âgés étaient indécis, soutenaient, mais avec mollesse. Les jeunes voyaient leurs rêves s'éteindre. Nous étions pendus à la télévision, on ne parlait que de ça. Anton était catastrophé, Alexeï voulait prendre le maquis. Que les autorités tirent sur le Parlement me déplaisait, mais cela ne remettait rien en cause. Il était illusoire d'envisager un retour en arrière, il suffisait de voir l'opinion, même les communistes n'en voulaient pas.

Les diplomates aussi se trompaient. Craignaient je ne sais quelle manigance, genre nouvelle NEP. Il est vrai que leur fonction les tient éloignés de cette opinion qu'ils ne voient que par les journaux.

Des magasins s'ouvraient tous les jours. Surtout de la technique, télé, électroménager, informatique. Très chic, décoration, et vendeurs en costume tellement stylés qu'ils étaient raides comme des piquets. Cela se voulait tout ce qu'il y avait de prestigieux. Des prix largement supérieurs à ceux de Paris. Souvent il n'y avait personne. Des couvertures tout ça, je disais à Alexeï. Qui répondait : - C'est comme les Etats-Unis, les premiers c'est des mafieux, à la seconde génération ils enverront leurs enfants à l'université. Il n'avait pas tort. Et je ne sais pas si, hormis les exceptions, c'est très différent chez nous.

La différence entre la mafia et le bizenesse n'était pas claire. Le fait est que les hommes d'affaires que les copains connaissaient n'étaient pas futés. Des idiots ou des gens très frustes, qu'ils suivaient depuis l'école. C'était des petits, à peine millionnaires. Les gros, on les voyait à la télé. Quotidiennement, des assassinats, des mitraillages, des règlements de compte.

Il paraît que le racket était omniprésent. Toute une économie souterraine prospérait, qui se montrait dans certains restaurants isolés au milieu des parcs, à

leur porte attendaient les voitures avec chauffeur garde du corps, patientaient des taxis, gardés par des chiens qui erraient en bandes. Mais pour la voir il fallait en faire partie.

La mafia venait d'en haut, du sommet de l'Etat, sur le modèle eltsinien. La guerre faisait rage pour le contrôle des grandes entreprises. Officiellement privatisées, le patron en était élu. Les employés votaient le plus souvent pour le directeur en poste. Bien disciplinés, et de plus ils entendaient des mots de participation, de liberté. Si l'élu avait des prétentions, ou simplement déplaisait, il était écarté, par les grands moyens, les bombes qu'on voyait à la télé aux informations du soir. Au niveau inférieur, le petit entrepreneur honnête, c'était le racket. Et une politique fiscale qui de toute façon contraignait à frauder. L'argent des sociétés était placé à l'étranger, à New York, dans les paradis fiscaux, les îles qu'on connaît.

Les femmes dans la rue ne parlaient qu'argent. Les ouvriers se débrouillaient en faisant du noir. Les autres, on a vu, faisaient ce qu'ils pouvaient. Une jeune femme, médecin débutant, après sa journée d'hôpital était serveuse dans un restaurant. L'ancien ordre économique n'existait plus, le nouveau n'était pas encore en place. Ceux qui souffraient étaient les vieux. Leur pension ne les nourrissait plus. De là la vertigineuse chute de l'espérance de vie. Tout marchait à l'envers.

Mais on était à Odessa, l'humeur était méridionale. On avait des insouciances. Les filles jouaient le jeu, étaient aguicheuses. On se prenait aux plaisirs de la consommation. L'importé était à la mode. Les gens achetaient une télévision, et laissaient le bandeau de la marque scotché en travers de l'écran, pour bien montrer qu'on est moderne, qu'on sait acheter, et qu'on a les moyens. Les jeunes filles faisaient pareil avec les lunettes de soleil. Des comportements nouveaux apparaissaient, des traditions se perdaient, on continuait de faire la fête.

5

LA COSMOPOLITE

Odessa est cosmopolite. C'est un grand port, où se croisent les routes de la mer Noire fermée par les Dardanelles et Stamboul. On entend à Odessa, et au Privoz, toutes les langues de l'Union, et le grec, et le roumain, et le bulgare, que sais-je encore. C'est un carrefour de nationalités, où les juifs étaient avant la perestroïka majoritaires. Odessa serait la deuxième diaspora juive, après New York, mais beaucoup auraient émigré à l'indépendance. On me prenait souvent pour un juif, un ashkénaze, il paraît que j'en avais l'allure. Je n'ai pas cherché à pénétrer le milieu, à l'époque cela ne m'intéressait pas.

L'Histoire en Europe centrale avait été plus qu'ailleurs traversée de conflits. Odessa cosmopolite. Les Grecs par exemple, l'Hétairie d'Ypsilanti y était basée pendant leur guerre d'indépendance, en 1821. Beaucoup avaient émigré, comme les Arméniens, de l'empire ottoman. Les juifs eux, fuyaient les rigoristes des milieux israélites traditionalistes de l'ex-royaume de Pologne.

La ville était très mélangée, un grand brassage de langues et de cultures, plus d'intellectuels et de commerce que la moyenne, des ouvriers, mais aussi beaucoup de paysans. L'Ukraine est largement agricole, la steppe qui nous entourait était riche. Il fallait voir l'aisance des villages de Bessarabie (du sud), leurs maisonnettes à véranda si propres, si soignées. On parlait au marché les dialectes de la Moldavie, du delta du Danube, les patois ukrainiens.

Mais la ville refusait de perdre le russe véhiculaire. Vieille technique de décolonisation, comme elles avaient débaptisé les rues, les autorités kiéviennes avaient décrété l'adoption de l'ukrainien comme langue officielle unique. Tous les documents administratifs seraient dorénavant rédigés en ukrainien. Odessa, comme l'est du pays, s'y refusait.

Le problème est que peu le parlaient. À l'exception de la Galicie à l'ouest, frontalière avec la Pologne, seules les gens des campagnes le pratiquaient, avec des variantes. Cela posait des problèmes aux chaînes de télévision pour trouver des animateurs locuteurs. Il y avait souvent des émissions avec participation du public. Je me souviens d'une. On sentait que l'animateur faisait effort pour s'exprimer, son débit était lent et irrégulier, et un téléspectateur appelait, posait avec difficulté une question, et demandait la permission de poursuivre en russe. L'animateur acquiesçait, et le débat devenait animé.

L'ukrainien se comprenait par beaucoup, notamment par les Russes, car c'est une langue slave proche. Mais de là à le parler correctement. La langue

devenait en outre un symbole, et l'ukrainien avait un statut vernaculaire, peu encourageant pour inciter à se lancer dans l'apprentissage. La question est dans l'ouest du pays brûlante. J'étais à Lvov, dans l'université je cherchais le cabinet du recteur. Je m'adresse, en russe, à un étudiant, il présentait bien, avait l'air mûr. Il ne veut pas me répondre, me questionne extrêmement agressivement en ukrainien. Je force mon accent, il comprend que je suis étranger, apprend que je suis français, et il se détend, mais m'indique la direction en ukrainien. Alors qu'il était évident puisque étudiant, qu'il maîtrisait parfaitement le russe.

Il y a beaucoup de Russes en Ukraine, et réciproquement. Il faudrait d'ailleurs poser la question différemment. Il serait plus juste de dire que les deux nationalités sont intimement mélangées, qu'il y a peu d'Ukrainiens dont un parent ne soit pas russe, et vice-versa. Et quelle importance, si on se rappelle que Kiev fut la première capitale de la première Russie (la Rus' de Kiev, au IX^{ème} siècle)?

La séparation d'avec la Russie était mal vécue. Anton me le disait : – Philippe, les Ukrainiens ont voté à plus de 90% pour l'indépendance, lors de la dissolution de l'Urss. Mais ils n'avaient pas pensé que cela fût plus qu'une autonomie politique. S'ils devaient revoter maintenant – c'était en 93 – ils se prononceraient dans la même proportion contre. Alexeï prônait qu'il fallait mettre les points sur les i aux Russes, faisait un jeu de mots en référence à l'alphabet ukrainien qui diffère du russe par le i latin. Mais l'ami, qui avait étudié à Moscou, était bien embêté de ne plus pouvoir rendre visite à des collègues, des parents, ou des amis, de ne plus pouvoir se déplacer librement dans les vastes territoires du frère voisin. L'idée d'une frontière entre les deux pays que l'Ukraine se proposait d'instaurer était anormale.

6

AU POINT

Quelques mises au point.

J'ai parlé de nationalité. Il convient d'éviter un malentendu. Le sens soviétique du terme distingue citoyenneté – à laquelle avait droit tout citoyen de l'Union – de nationalité. Cette distinction provient de la pensée austro-marxiste du début du ^{xx}^{ème} siècle, théorisée en 1907 par Otto Bauer dans son ouvrage *La Question des nationalités et la social-démocratie*.

Le citoyen soviétique choisissait sa nationalité en fonction de celle de ses ascendants à deux générations. En d'autres termes il choisissait sa nationalité parmi celle de ses parents et grands-parents, et pouvait être russe, ukrainien, bachkir, bouriate, etc., identités à laquelle s'ajoutait la nationalité juive. Je le savais lorsqu'on me demandait si j'étais juif.

Gardons-nous pourtant d'identifier langue et nationalité. En Urss, lors des recensements, le citoyen faisait état de sa nationalité, et de sa langue maternelle. Or nombreux se reconnaissaient ukrainiens (ou tatars, ou mordves, etc.), et avaient le russe comme langue maternelle.

La langue ukrainienne littéraire, dérivée du slavon, s'est perdue, notamment sous l'influence de la polonisation, et parce qu'elle se coupait du langage populaire. Fondée sur cette langue populaire encore parlée, une langue littéraire a pu renaître sous les plumes majeures des auteurs Tarass Chevtchenko (1814-61), Ivan Franko (1856-16).

À propos de la Galicie, orientale pour être précis, dont le nom provient de la principauté de Halicz, où se réfugia une partie de l'élite kiévienne après l'invasion mongole au milieu du ^{xiii}^{ème} siècle. Elle tient une place particulière dans l'histoire de l'Ukraine. Elle fut ensuite, à la fin du ^{xiv}^{ème} siècle, annexée par les Polonais. Au premier partage de la Pologne en 1772, la Galicie passa sous domination autrichienne. Les troupes russes s'en emparèrent, temporairement, en 1914. Entre les deux guerres elle redevint polonaise, puis après l'occupation nazie, fut incorporée à l'Union soviétique. La composante galicienne joue un rôle actif dans le nationalisme ukrainien.

Sur le nom Ukraine, il provient du russe « kraï », qui signifie bord, frontière. C'est étymologiquement le limes du sud de la Russie.

Il est bon de préciser, car il est toujours délicat de parler de l'ex Union soviétique. On vous prête de suite de ces intentions...

7

L'INFLATION

Il faut encore parler d'argent, puisqu'il était devenu la préoccupation majeure de tous. Sa dévaluation était effrayante. À l'époque soviétique, le rouble se négociait à dix francs, deux dollars Etats-Unis. Afin de marquer son indépendance, l'un des premiers gestes du nouveau gouvernement, on l'a dit, fut de liquider le rouble et d'instaurer, à parité, une nouvelle monnaie, le coupon. Son cours dégringola rapidement, et lorsque j'arrivai, se situait à cinq cents coupons pour un dollar. Moi qui avais gardé cinq cents roubles, une somme, de mon précédent séjour, j'étais à sec. À mon départ trois ans plus tard, le coupon s'échangeait à deux cent mille unités pour un dollar.

L'inflation était terrible. La télévision annonçait pour le lendemain le doublement du prix du pain. Le lendemain soir la même chose. Encore la même chose le surlendemain. Soit un prix multiplié par huit en trois jours. C'était fréquent. Pour s'en protéger, le jour où ils touchaient leur salaire les gens le convertissaient en dollars.

Je comprends mal les mouvements monétaires, mais il y eut encore un phénomène de spéculation, d'escroquerie à grande échelle. Pour que la population accepte en douceur la privatisation des entreprises, l'Etat avait évalué leur valeur totale et l'avait répartie sous forme de, nous dirons de bons, dénommés « vaoutcher ». Chacun fut donc heureux de recevoir du papier, représentant une part de la richesse nationale. Malheureusement, les premiers qui se présentèrent aux guichets des banques – créées pour gérer cette opération – ne purent être payés. L'inquiétude s'empara des esprits, tous voulaient se débarrasser de ces « vaoutcher ». D'immenses queues s'allongeaient à l'aube devant les portes closes. La crise dura plusieurs semaines. Personne ne fut indemnisé.

Le système bancaire ne s'en remit pas. Les Ukrainiens, comme tout Soviétique, ignoraient ce qu'était une banque, n'avaient jamais vu un carnet de chèques. Ils déposaient leurs économies à la Caisse d'épargne, percevaient leur salaire en liquide. Les premières banques qu'ils virent firent main basse sur leurs dépôts.

J'observais tout cela, et me demandais comment nous Français aurions réagi dans ces circonstances. Le bon retraité qui dort sur son million de francs, et se réveille un beau matin possesseur de 2,50 francs. Les Ukrainiens subirent, et s'en tirèrent par un jeu de mots. A l'avenir ils ne placeraient plus leurs économies "v banke" (à la banque), mais " v banke trexlitrovoi " (dans un bocal de trois litres).

Les réévaluations de salaire étaient loin de compenser l'inflation. Ainsi, mon premier appartement, de la rue Osipenko, cent mètres carrés, climatisation, me coûtait quarante dollars par mois. Le dernier, rue Otradnaia, charmant mais moitié plus petit, me revenait à quatre-vingt dix, quatre mois de traitement de maître de conférences.

Un nouveau concept fuligineux apparaissait aux informations télévisées, celui des prix internationaux. L'Ukraine était un grand pays, il devait accéder aux normes mondiales. Pour accéder à ces normes, il fallait que les prix soient au niveau international. Il était conséquemment logique que, les agences immobilières par exemple, proposent un deux pièces à Odessa, ou à Kiev, au même prix qu'à Paris. C'était évidemment une folie, mais les nouveaux riches, et les étrangers, adhéraient à l'idée. Alexeï aussi, qui pourtant en pâtissait car il vivait à trente ans chez ses parents, ce n'est que plus tard qu'il fit un mariage avantageux avec une fille du commerce, et partit vivre dans le bel appartement de sa femme. J'avais beau essayer de leur expliquer, aux copains, que même à l'intérieur de la France les prix variaient grandement, qu'un prix dépendait de l'offre et de la demande, donc des salaires, et aussi des services qui existaient, qu'ainsi en France il n'y avait pas de coupure d'eau, rien à faire. Si les jeunes universitaires, les linguistes, qui avaient voyagé, ne comprenaient pas, c'était inutile d'insister. Face à la sphère économique, tout le monde était désorienté, tout se confondait, la valeur, les prix, la richesse, le niveau de vie.

On vivait au jour le jour. Beaucoup de pertes humaines, on l'a dit, tous les fragiles. Heureusement il existait une forte solidarité. Il suffisait que dans une famille un membre s'élevât au rang de nouveau riche, pour qu'il prît la parentèle sous sa protection. Le paramètre agricole de la société ukrainienne (en 1990 un tiers des habitants de la région d'Odessa vivait en zone rurale) contribuait aussi, en assurant par le biais des parents à la campagne et des potagers de datchas une grande partie de l'alimentation, à amortir la faillite des ménages. N'empêche que même à l'université il y avait des étudiants visiblement mal nourris.

Et comme toujours, cette situation présentait un aspect cocasse. Les caisses des grands magasins ne pouvaient plus enregistrer les nouveaux prix. Elles étaient à trois chiffres et plafonnaient à 999 anciens roubles, ou nouveaux coupons. Dans les débuts, les deux chiffres des centièmes – des kopeks – furent utilisés, ce qui portait le nombre à cinq chiffres, ce qui permettait d'afficher un prix jusqu'à 99999. Rapidement cet artifice fut débordé. Les caissières tapaient alors autant de fois qu'il fallait 99999, dix fois par exemple pour atteindre un million, moins dix. Elles furent à nouveau débordées. Ce fut alors le vieux boulier, qui toutes ces années était resté près de la caisse et que les vendeuses claquaient avec dextérité, qui reprit du service.

Et pour compter l'argent du client qui payait sa chemise ou son objet, les caisses s'équipèrent de machines à compter les billets, comme dans les banques, qui débitaient vingt coupures seconde.

8

LA VIOLENCE

L'inflation, la pauvreté, tout cela entraîne la violence. Le premier signe c'était les barreaux aux fenêtres. Systématiques au rez-de-chaussée, souvent jusqu'à plusieurs étages. Puis, alarme et porte blindée. C'était nouveau, auparavant on laissait la clé sous le paillason. Ce serait quelques années plus tard la même chose en Guyane. Et je me souvenais que lorsque j'avais eu mon permis de conduire, nous laissions dans notre douce France les clés sur le contact de la voiture.

Ensuite ce sont les agressions. On se faisait fréquemment attaquer, pour se faire voler. Les parcs étaient vides la nuit. Alors que c'était un charme de l'ancien temps, se promener le soir, s'asseoir sur un banc sous un arbre. À la bonne saison ils étaient très fréquentés. En rentrant chez lui à la nuit tombée, Valentin s'était fait bousculer et arracher sa belle chapka de castor, par deux jeunes types qui s'étaient taillés à toute vitesse. Ç'aurait pu être pire.

La petite délinquance était apparue très vite. C'était courant de se faire dépouiller d'un vêtement. Je me rendais le jour à la faculté en veste et cravate, mais pour mes sorties privées je m'habillais très discrètement, je portais je m'en souviens un imperméable qui cachait tout, et faisait minable. Ensuite je m'étais acheté des vêtements de dessus confortables dans le style d'Odessa. Incognito je me faisais, surtout ne pas attirer l'attention. Du reste je sortais peu à pied le soir, malgré mon plaisir de me promener la nuit. La ville était envahie de chiens errants. J'en ai parlé, des dogues portiers en quelque sorte, c'était une manière de protéger l'accès des parcs où des structures de luxe avaient été privatisées – des restaurants – où l'on se débarrassait des corps la nuit. C'est malheureusement très réel, cet immense parc qui longeait la mer vers la Grande Fontaine, souvent le matin la police y découvrait des cadavres. Les chiens errants, c'était aussi la faillite des services municipaux. Je m'étais fait mordre deux fois, dont la première sérieusement, le soir de mon arrivée. J'étais logé dans la plus belle cité universitaire, à Arcadie, un immeuble moderne avec vue sur mer au-dessus des arbres. Après avoir déposé mes valises j'étais sorti me promener dans le parc et voir la mer Noire, en toucher l'eau avec mes mains. Je remontais de la plage, une bande de sept chiens était venue droit sur moi, ils

formaient un demi-cercle, montraient les dents et aboyaient. Celui du milieu m'a mordu, c'était le plus petit, ce qu'on appelle un chien loup. Je saignais.

Transporté dans le meilleur hôpital lorsqu'on sut que j'étais Français, le médecin en m'auscultant s'était étonné des piqûres qui me criblaient la peau. Je venais de passer trois semaines à Kiev dans une cité U, en attente de départ, le temps de régler toutes les formalités et de recevoir mes instructions. Je m'étais fait dévorer par des punaises. Ça formait un bouton, comme un moustique, et les jours suivants les pustules s'ouvraient, s'infectaient, ça suintait, de la lymphe et du pus. La piaule en était infestée. Elles faisaient leurs nids derrière la tapisserie qui se décollait, entre les lattes du parquet. J'avais acheté des bombes insecticides, cela ne servait à rien, qu'à me faire tousser. Le médecin s'était fichu de moi – décidément les animaux chez nous vous aiment.

Les cas de morsure ne se comptaient plus. Difficile de se défendre contre des chiens qui allaient en bande, attaquaient les cyclistes. La municipalité réagissait à l'époque où je suis parti, après qu'une conseillère municipale se fut fait mordre. Pour ma part, j'étais étranger en service, à ma première morsure les autorités vétérinaires s'étaient déplacées, avaient fait une rafle des chiens du quartier, vérifier qu'il n'y eut pas la rage. Exquise délicatesse de la part du pays hôte.

La petite délinquance était devenue le quotidien. Les cambriolages d'appartements, audacieux, rusés, même les plus pauvres en souffraient. Les vols de voitures, il y en avait de toutes sortes, certaines très techniques. Mes appartements étaient protégés, ma mise était discrète, je n'avais pas de voiture. Ce que je redoutais, c'était les toxicomanes.

Eux aussi avaient surgi du néant. Ils étaient nombreux. Ils pullulaient dans un quartier nord, dont j'ai oublié le nom. C'était un quartier d'immeubles neufs, genre hlm aurait dit un Français, cela en avait l'aspect extérieur, inachevé, l'argent du programme avait disparu. Au lieu des jardins et des plantations attendues, c'était de la glaise, des fosses ouvertes à la pelleuse, un bournier à la fonte des neiges. C'était à l'échelle de la ville, grand, un grand terrain vague. L'héroïne y causait des ravages. Beaucoup d'agressions étaient le fait de toxicos. C'était d'autant plus dangereux, comment raisonner un junkie en manque ? Il peut vous égorger avant que vous ayez prononcé un mot. Ils avaient pigé le truc aussi de vous braquer avec une chouteuse remplie de sang en vous disant qu'ils étaient sidaïques. La dope s'étendait, touchait beaucoup de jeunes, y compris parmi les étudiants.

Un soir je rentrais, par la belle avenue Pouchkine. Je dépasse le musée des Beaux-Arts. À hauteur du casino je vois une fille, si jolie que je ne peux m'empêcher de l'aborder. C'est courant en ex Union, ce n'est pas déplacé. Avec elle ça a marché, elle était sûrement étudiante, elle était habillée classique, portait une jolie jupe large. Nous marchons ensemble, bavardons. Ce qui m'a déplu, un mec à sale allure, un jeune, l'a arrêtée, ils ont échangé quelques mots que je n'ai pas entendus. Mais bon, rien de compromettant. Il y a plein de types louches autour du casino. Et nous marchons, approchons de chez moi où elle a accepté que je l'invite. À un détour de rue, elle me dit qu'elle doit monter chez une copine, faire une commission. Soit, nous entrons dans un immeuble, je dois l'attendre en bas, elle n'en a pas pour longtemps. Je patiente. Ce qui m'étonne c'est que je n'ai pas entendu sonner, ni ouvrir de porte. Peut-être qu'elle est entrée pendant que je tirais une bouffée de ma cigarette, à l'extérieur. Je patiente encore, puis intrigué, je monte dans les étages, à pas de loup. Elle était assise sur le dernier palier, une seringue dans la main, elle venait de se faire un fix, elle ne pouvait pas bouger, en pleine montée, comme ils disent. Je lui ai

parlé, des mots sans importance, pour parler. Elle m'a dit, je me souviens de ses yeux, ils voulaient mais ne pouvaient pas, ils étaient très doux, pleins de détresse, d'attendre. Il n'y aurait pas eu le risque du sida, peut-être que j'aurais essayé de l'aider. Mais impossible de rester près d'une si jolie fille sans coucher avec. Incroyable ce que j'étais dégoûté de cette société, une si jolie fille. Si classe. Une manière de parler fine, une belle langue.

Elle deviendrait sans doute pute, pour payer sa dose. Ou, si ses parents étaient riches, elle finirait d'une surdose. Ou peut-être qu'elle s'en est tirée. Le pire est qu'elle n'était pas abîmée, sinon je ne l'aurais pas abordée, et déjà à se piquer dans la rue. Un peu fort pour une expérience.

La société était complètement chamboulée. Les enfants, si choyés par la société, on en voyait maintenant vivre dans la rue et sniffer de la colle dans des pochons de plastique.

Il y avait eu un cas. Un type avait été accusé de trafic d'enfants qu'il exportait, à fins de prostitution et de vente d'organes. Il s'était enfui en Israël. Il était revenu, plus tard, s'était excusé, avait plaidé avoir travaillé pour des réseaux d'adoption. Toute l'université en parlait, il en était. Distinguer ce qui est de la rumeur du réel, ce n'est pas aisé, mais il y avait de sacrées saletés. On objectera que cela se fait partout où il y a de la misère, que je suis trop sensible.

9

LA RELIGION

Le changement des mentalités effectuait de brusques renversements. Les délégations d'Américains, les grands adversaires d'antan, se succédaient. La population éduquée dans l'athéisme passait au mysticisme. La télévision y aidait à grande échelle. Elle montrait les dignitaires religieux près des politiques, ce qu'avait inauguré Gorbatchev. Tous les soirs après les informations, le principal canal diffusait un bulletin astrologique, une présentatrice, très blonde aux yeux bleus, en robe et bonnet carré de docteur, commentait l'horoscope du jour. Cette fille était d'une telle beauté que le succès de son émission était assuré. Elle unissait forme et fond. Rien que la voir donnait la foi.

Les étudiantes portaient la croix au cou. Mais, je l'ai vérifié, elles ignoraient presque tout du christianisme. N'importe, c'était joli ce petit bijou doré qui par les chemisiers ouverts, il fait chaud à Odessa, plongeait dans les jeunes poitrines. Elles se disaient croyantes. Je ne sais en quoi, sans doute était-ce marquer leur optimisme.

N'empêche, ces jolies fleurs étaient très réceptives à la nouvelle mentalité, étaient le fer de lance du renversement des valeurs. Ces jeunes filles faisaient librement l'amour, et, pour les séduire, les garçons suivaient.

Les maisons des différents cultes étaient bien entretenues et ne faisaient guère recette. Le jour de l'office il y avait surtout des femmes, des bien vieilles, des bigotes, qui se signent sans arrêt en se prosternant et en marmonnant des litanies, et quelques jeunes. Les hommes étaient rares, parfois un mari accompagné de sa jeune femme et de leur bébé, un jeune couple exemplaire. L'église orthodoxe était pleine à la messe de minuit à Pâques.

Il m'arrivait de passer l'après-midi avec les filles de l'évêque, dans sa résidence privée. Elle était située boulevard des Français, dans un parc – il n'y a que des parcs boulevard des Français. C'était une belle maison russe, comme on voit dans les films de Mikhalkov, avec des vérandas meublées aux vitres à petits carreaux. C'était simple, d'un confort suranné, avec de vieux meubles et de beaux tapis, et les grands poêles russes en faïence. Les deux sœurs vivaient seules. Je les appréciais toutes les deux, j'en préférais une. Elles n'était pas jolie, mais elle me regardait de ses beaux yeux gris bleu, et me charmait par sa quiétude. Elle parlait le français, était assez calée dans notre littérature. Une chose me faisait sourire, que diraient mes parents et amis de France si je me mariais avec la fille d'un évêque ? Juste retour des choses ? Lorsque j'étais

enfant et qu'on me demandait ce que je voulais faire quand je serais grand, je répondais évêque.

La religion, je suis circonspect. Envers ceux qui disent croire, je suis distancié, et si je tends à les considérer comme des tartufe ou des dupes, j'admets que la foi aide certains. Mais à Odessa, je le reconnais, je fus l'objet d'une vision. J'habitais au-dessus du parc qui longe la mer, je l'ai dit, rue Otradnaia, et le matin je descendais à la plage. La première fois que j'y suis descendu j'ai vu Jésus Christ. Je le jure.

Il marchait sur l'eau, à cent mètres du rivage. Il était en bottes de caoutchouc vertes, l'eau lui clapotait aux chevilles. La plage plongeait en pente raide, on perdait pied à trois pas. Je n'avais pas bu de vodka, je ne m'adonnais pas aux stupéfiants. Je me suis frotté les yeux, Jésus Christ était bien là. Il pêchait à la ligne. Moi qui suis un athée d'éducation catholique, j'ai bien dû me rendre à l'évidence.

C'est la vie. Quand on voyage, on voit de ces choses. Que les autres ne soupçonnent pas.

Par une association d'idées, un lien entre Lutèce et la ville qui m'accueillait, je voulus visiter les catacombes. Il n'y a pas comme à Paris de circuit touristique, il fallait y aller clandestinement. Un jeune francophone docteur en géologie m'y a conduit.

Il avait les plans, depuis la faculté. À trois, nous nous sommes faufileés dans une cour de Moldavanka envahie d'herbes et d'orties jusqu'à une cabane à outils. Le mur du fond était la roche, il y avait une porte fermée au cadenas. Nous avons ouvert. Nous suivons un couloir, assez haut et large, taillé dans le calcaire. Puis il y a des intersections, multiples, qui font perdre le sens de l'orientation. Pour se repérer il y a des signes sur les murs, qu'il faut savoir lire. Chacun a sa lampe de poche, des vêtements chauds et des provisions dans un sac à dos. Nous avançons dans le silence, la température égale et l'obscurité du souterrain. Les catacombes sont très sèches, il est facile de progresser sur le sol régulier. Elles ont été creusées à la fondation de la ville, elles étaient une mine à matériaux pour les immeubles en pierre de taille.

Les chrétiens et les juifs n'étaient pas persécutés, ils ne s'y sont pas réfugiés, mais les résistants pendant l'occupation par les nazis, oui. Elles s'étendent loin, plusieurs dizaines de kilomètres, un réseau organisé, un dédale où se perdre. Au bout d'une heure de marche nous atteignons une grande salle profonde. C'était un des lieux de cantonnement des partisans. Il y a un cinquantaine de lits en béton. Des inscriptions gravées dans la pierre poreuse. Des casques percés de rouille traînent sous des tables bancales. Dans un angle un puits, qui donne encore de l'eau. C'est le but de la visite. Nous nous installons, tiré des sacs les bougies, et les provisions, et improvisons un repas, avec bière et vodka. Nous parlons de ceux qui s'étaient cachés là où maintenant nous bivouaquons tranquillement, la lutte contre les nazis, je peux en parler aussi. Les copains me donnent une leçon de géologie. Le soir, car nous avons deux montres, nous remontons en suivant les signes à la craie rouge qu'aux croisements incertains nous avons laissés. S'il était sans ossuaire, le silence des catacombes nous a isolés du profane, ce qui ramène à notre sujet.

Jésus Christ qui pêchait à la ligne avait bien une explication. Le long du parc qui couvre le littoral – je rappelle que nous sommes en ville – ont été construites contre l'érosion tous les deux cents mètres des jetées perpendiculaires. Et ces jetées sont reliées par une digue parallèle à la plage, recouverte à marée basse par une vingtaine de centimètres d'eau. Jésus Christ était donc perché sur une de ces digues, qui sont ma foi fort pratiques. Elles

délimitent des piscines de deux cents mètres sur cent, c'est pratique, on peut nager droit au large, longer la digue, rester longtemps en eau profonde, comme en pleine mer.

10

LES FEMMES

J'avais à Odessa connu d'autres apparitions. C'était les femmes. Il arrivait que vous rencontriez une secrétaire dans un bureau, une étudiante à l'université, une femme dans un magasin, si belle, qu'elle vous laissait pantois. Au début vous vérifiez vos sens. Puis vous chutez dans une contemplation béate. La belle vous observe avec curiosité. Puis vous réagissez, cherchez comment.

On ne peut éviter de parler des beautés slaves, tant leur réputation est méritée. Il y avait les beautés blondes, comme la jeune astrologue. Les brunes, car nous sommes au sud. Et l'enrichissement de tous les mélanges. Une grande aisance de mouvement, de corps de parfaites créatures, mais surtout le visage est très beau.

Ajoutons que la femme est très soignée, coiffée de jolis chignons, de tresses et de nattes, jamais en cheveux, qu'elle porte jupes et robes, qu'elle veille sans pour cela être riche à l'élégance. De cette manière, même les femmes ordinaires sont auréolées de charme. Elles sont de surcroît avenantes, et arborent de larges sourires. C'était un délice de les côtoyer, travailler avec elles. Nous baignions dans une suave atmosphère féminine.

La libération sexuelle y est à la troisième génération sans curé. Une blague soviétique raconte que tout en Urss était interdit, sauf le sexe. Naguère on n'en parlait qu'entre soi, et maintenant on s'affiche volontiers. Avec de l'esprit, il est très facile de faire l'amour.

Portés par le mercantilisme ambiant, des magasins de sexe ouvraient. Face au Privoz des muets vendaient à la sauvette des jeux de cartes pornographiques. Pourquoi des muets ? Pour qu'ils ne parlent pas en cas d'arrestation ? Ils ne se gênaient pas. Vendaient un demi dollar des jeux de cinquante-deux cartes qui montraient en noir et blanc tous les actes de l'hétéro et de la transsexualité. La nouvelle libération sexuelle se confondait avec la liberté de penser, c'était faire fi du tabou. Chez les jeunes filles la prostitution devenait prestigieuse. Je l'ai à l'université souvent entendu dire, quoique rarement vu faire.

Le spectre des amours s'élargissait à l'homosexualité, à l'ensemble du Kâma Sûtra. Un journal de rencontres paraissait, genre guide philosophico érotique. Publié à Moscou, il s'appelait Monsieur X. Format 21x28, imprimé sur papier journal, cent pages, avec quelques dessins et photos artistiques de nus qui étaient le fait de l'éditeur, c'était des annonces. Pas comme nous les connaissons chez nous, quelques lignes pour rencontrer quelqu'un. Non. C'était

des récits, d'une situation, qui détaillaient une pratique amoureuse, et se concluaient par une demande de rencontre. Les textes les plus longs dépassaient une page. Les plus courts étaient du type : je rêve de rencontrer xxx, je m'imaginais que ..., suivait la description de l'acte. Ces annonces mettaient en scène tous les fantasmes, les inquiétudes, les espoirs, les refoulements, écrits en un registre familier.

J'en ai conservé quelques numéros. Qui donnent d'ailleurs un aperçu de l'inflation, les prix sont au crayon bille marqués sur la couverture. Le numéro de décembre 92 coûtait trois cent cinquante coupons, celui de mars 94 quarante-cinq mille. Le journal est divisé en treize rubriques, que j'explique : Le Podium des maîtresses potentielles, ce sont des femmes qui recherchent un partenaire, c'est assez cru. Les Cloches de l'éros, c'est la même chose, mais le titre l'indique ce sont les hommes qui cherchent. Le Bureau des trouvailles sexuelles, ce sont généralement des partouzes, et des propositions bisexuelles. L'Ordre des chevaliers du sexe, cela recoupe la catégorie Cloches de l'éros. L'Embarcadère des couples, son nom l'indique, est échangiste. Le Royaume des charmantes fiancées, ce sont des jeunes filles et femmes qui cherchent le grand amour. C'est plus romanesque, naïf, on y évoque sa virginité tardive, on y parle de fonder famille. Vient ensuite l'Île des orientations non standard. C'est ici l'homosexualité, surtout masculine, qui est évoquée. La Foire aux gentlemen seuls répond au Royaume des fiancées. Puis c'est le Boulevard des fantasmes. Le Volcan des jeunes hommes vierges, dont les confessions ne manquent pas d'intérêt. Les Enchères des espoirs déçus, ce sont ceux qui ont divorcé, ont plaqué ou ont été plaqués. Puis la Zone des amours non consommées, qui s'adressent à ceux qui subissent une peine de réclusion. Enfin, les Coups de foudre. Et s'intercalent des Tête à tête avec Anastassia, qui sont des dialogues avec le sexologue, assez fins, tolérants, de bonne qualité.

Il est intéressant de remarquer que les rubriques ne se succèdent pas par thématique, mais jouent du contraste. Le lecteur fleur bleue pouvait ainsi situer sa pratique dans l'ensemble de la sexualité. Une façon de montrer qu'il n'y a pas de hiérarchie de la sexualité, mais des sexualités particulières, qui se modifient, évoluent.

Ces textes sont piquants, très variés, saisissent des scènes de la vie de tous les jours. Les traduire offrirait une succession de petits récits érotiques destinés à un large lectorat. Le recueil de petites annonces pourrait devenir un genre littéraire majeur, car il parle de l'amour. Il s'inscrit dans l'esthétique moderne, montre que l'art est une façon de voir le quotidien. Et il parle de sexe.

Le tirage de Monsieur X à un million d'exemplaires participait de ce renouveau des mentalités, touchait au plus intime qu'il contribuait à apaiser.

11

LE PRIVOZ

Odessa se flatte de sa qualité de vie. On y est gourmand, la chère est bonne, on édite des livres de recettes de cuisine. C'est au Privoz qu'on va faire les courses.

C'est le grand marché de la ville. Situé à la périphérie du centre, sur le même boulevard que la gare, c'est un immense rectangle. En longueur il y a trois halles fermées, pour le poisson, la viande, les produits laitiers. En largeur ce sont trois halles perpendiculaires, ouvertes, pour les légumes, la volaille aussi, et toutes les denrées de la ferme. Sur l'esplanade qui reste, s'installe un marché chinois, parce que la majorité des articles provient de Chine. Mais aussi des productions soviétiques, ces objets d'un esthétisme tellement primitif qu'il est de l'art moderne, et d'une solidité à toute épreuve. On y trouve de tout.

Autour c'est le tohu-bohu des camionnettes et des voitures, l'air marin chargé de poussière et de gaz d'échappement. C'est la cohue du samedi, les vendeurs et les acheteurs se pressent aux portails, on se pousse pour entrer. C'est bigarré, ça crie de tous les côtés en toutes les langues. Jamais vu de marché si grand, si fourni, si fourmillant de couleurs. Les rayons de fruits et légumes exposent le même choix qu'en France, y compris les épinards et les asperges, mais pas les artichauts, et toutes les plantes potagères qui poussent sous ce climat. Les fruits sauvages et les cultivés, les agrumes de la mer Noire et des républiques du sud, sont entassés en pyramides de couleurs vives pleines d'odeurs. Debout près de grandes barriques les babas enveloppées dans leur châle multicolore font goûter le chou aigre. Les carottes râpées à la coréenne se goûtent aussi, car elles sont assaisonnées de piment, les vendeuses à la peau mate et aux yeux bridés vous les tendent au bout de ce qui ressemble à une grande pince à épiler, et les servent dans ce qui ressemble à une capote anglaise. Il y a deux tailles, la simple, et la double. La volaille est vivante, ou plumée vidée, elle a une odeur blanche. L'air de la mer est plein de parfums, porte des bouffées des épices de l'Orient proche. Les piles de verdure titillent les sinus, au milieu s'alignent des files de cochons de lait, la gorge proprement tranchée, qui leur fait comme un immense sourire. Je les regardais avec envie, et ne les achetais pas car je ne savais pas les cuisiner.

Les vendeurs étaient des commerçants, et beaucoup de paysans, des petits producteurs. Ils engraisaient au fumier et nourrissaient leurs bêtes à

l'herbe. Même les produits du kolkhoze étaient nature. J'avais rencontré le directeur qui m'avait dit : « Nos produits sont les plus écologiques. Pas d'engrais, pas de pesticides. » Je m'abstenais de répondre et dubitatif regardais ses yeux amusés. Il avait ajouté : « Ce n'est pas qu'on ne voudrait pas, mais on n'a pas un sou pour les acheter. »

La halle au lait, c'était une odeur lourde et chaude, avec des retours d'étable, étalait sur de grandes tables de béton le lait frais de vache en bidon, le lait de brebis, le lait cru, le lait caillé, la crème fraîche, le fromage blanc, le yogourt, le kéfir, et toutes les sortes de fromages à pâte molle, et la brezza, qui est une spécialité locale, un fromage de brebis très aéré parfois mélangé à du lait de chèvre. Des dizaines et des dizaines de femmes se tenaient debout côte à côte, avec chacune sa petite production couverte d'un linge blanc, chacune sa jatte de crème fraîche où la cuiller tenait plantée, sa motte de beurre fermier, et même du beurre salé. Tout se goûtait, du bout du doigt. Souvent en sortant du marché je n'avais plus faim.

Dans la halle aux viandes l'odeur de chair fraîche saisissait. Ça grouillait de monde. La viande était marquée du cachet violet du vétérinaire. Le boucher au tablier blanc couvert de taches de sang officiait derrière la table de béton, debout près d'un haut billot, à la hache. On apportait les carcasses, il les débitait. La hache avait la forme d'une francisque. On trouvait du porc, du bœuf, du veau, et un peu de mouton. En Ukraine, comme en Russie, le porc est plus cher que le bœuf. Il était frais, ou salé, séché, fumé. Les lards étaient succulents. Les femmes s'apostrophaient de loin, les clients marchandaient, ça riait et se bousculait, les porteurs criaient qu'on les laisse passer.

Les morceaux de bœuf n'étaient pas apprêtés comme chez nous. Ils étaient bouillis, ou frits, voire rôtis, jamais grillés. J'avais remarqué chez certains bouchers du filet. Il se vendait entier. J'en étais friand. Si le filet mignon était sur tous les étals, à un prix élevé, le filet de bœuf était au prix de la plus basse qualité. J'en achetais deux ou trois par semaine, il fondait dans la bouche. J'en mangeais tous les jours, c'était pratique, couper une tranche, la griller, l'accompagner de pommes de terre sautées et de tomates marinées en bocaux de trois litres, j'invitais les copains, qui sceptiques de manger de la viande rouge saignante, se régalaient. Mais Valentin, à qui j'avais montré la recette, et comment acheter, avait beau suivre exactement mes préceptes, il se désespérait de le rater. Il n'osait pas le faire bleu, il le faisait trop griller, il était si tendre qu'en quelques secondes il était cuit.

Peu de vendeurs avaient du filet. A force d'en acheter plusieurs par semaine, je me suis fait repérer. Un jour la vendeuse me demande : « Comment est-ce que vous le préparez ? vous le faites bouillir, et vous le mangez en sandwich ? avec de la mayonnaise, c'est comme ça qu'il est le meilleur ». J'ai failli éclater de rire. Et ai commis une faute. Et lui ai expliqué. « Mais non. C'est du filet. C'est la meilleure viande, la plus tendre. La bouillir lui fait perdre tout son goût et toute sa tendreté ». Et de lui donner ma recette. Mal m'en a pris. La fois suivante, le prix était au plus haut, la vendeuse, et ses commères, elle avait passé le mot, criaient haut par toute la halle, filé ! filé ! filé ! Après, ça m'est revenu plus cher bien sûr, mais surtout la marchandise s'est faite plus rare, des amateurs avaient été tentés. Enfin, je me consolais, me disais que j'avais fait œuvre de civilisation.

Quoiqu'on fût dans un grand port de mer, il y avait relativement peu de poisson. La pêche était industrielle, les chalutiers rapportaient le poisson en boîtes de conserve. Mais c'était compensé par les pêcheurs individuels, ceux qui

font ça en annexe, et les pêcheurs en rivière qui entouraient la halle, et apportaient les écrevisses, la friture, la carpe, et de longs brochets.

Le Privoz était ceinturé de boutiques où on trouvait de tout, et le plus inattendu, et ce qu'on n'aurait jamais pensé vendre. Il y avait une échoppe où un grand type réparait des parapluies, et transformait en briquets rechargeables les briquets jetables. Ils venaient d'apparaître. Auparavant le fumeur utilisait les allumettes, ou le briquet à essence prolo à longue flamme qui fumait, ou le briquet à gaz en version confort. Mon type perçait le fond du briquet, et adaptait une valve. C'était de l'esprit d'entreprise. Son commerce marchait bien, il avait embauché deux aides, un jeune à l'air moitié paumé, et un pauvre vieux.

Et, pas loin, sur le trottoir, sans trop se montrer – mais comment commercer en se cachant ? – les muets vendaient leurs jeux de cartes.

12

PETITES VACANCES EN CRIMEE

Bien installé à Odessa, charmant logement, bonnes nourritures, amies jolies, boulot intéressant, il était juste de prendre de petites vacances. La Crimée me tendait les bras. Je la connaissais de réputation, j'avais envie, pour en savoir plus j'ai ouvert un livre. C'est une presqu'île, montagneuse, dont les contreforts abritent la côte sud. La part orientée au nord est steppique. Voilà pour le paysage.

Si joliment placée, elle est habitée depuis l'Antiquité, c'est la Tauride d'Iphigénie. Et disputée. Cette région était le passage de toutes les invasions. Sur la côte, les Grecs avaient établi des colonies. S'y succédèrent les Byzantins, les Vénitiens, les Génois (XIII^{ème} siècle), et les Turcs (1475). Dans les terres les Tataro-Mongols avaient au temps de la Horde d'or, au XV^{ème}, constitué un khanat autonome. Les Russes conquièrent la Crimée en 1783, c'est la grande époque d'expansion territoriale de Catherine II, dont Potemkine est le « gouverneur général des provinces conquises ». Ils édifient la base navale de Sébastopol.

Les Tatars restent en Crimée jusqu'en 1944, où Staline les déplace en Asie centrale, au motif, en partie exact, qu'ils ont collaboré avec les nazis.

La Crimée avait été en 1921, dans le cadre de la Fédération de Russie, érigée en république autonome. En 46, elle redevient simple province. En 1954, Nikita Khrouchtchev, lui-même Ukrainien, la rattache à l'Ukraine, ce qui à l'époque n'avait d'autre conséquence que modifier le cadre administratif d'une région à l'intérieur de l'Union. Retrouvant en 1994 un statut de république autonome, d'Ukraine cette fois, la Crimée, qui est toujours habitée de deux tiers de Russes, conteste cette cession.

Les diplomates le disaient, la troisième guerre mondiale serait allumée en Crimée. Je ne sais s'ils se trompaient. Depuis, d'autres préoccupations ont vu jour.

Je parlai de ce petit voyage à Valentin et Anton. Ils me dirent que par l'université je pouvais avoir une place. Cela fonctionnait comme naguère chez nous, les grandes entreprises via les comités d'entreprise possédaient des centres de vacances où à des tarifs bas leurs employés pouvaient se reposer. Anton était partant, il s'occupa des formalités réduites. Destination Alouchta. Nous irions séparément, je le rejoignais là-bas.

Je partis en train. Le train de nuit, couchette seconde, j'en reparlerai des trains. Nous avons longé la mer Noire, les limans, bonne ambiance, arrêts à Nikolaev, à Kherson. Je dors peu, sors aux arrêts, car je veux profiter de la pleine lune qui éclaire les paysages, et de l'air marin, qui balaie le littoral. Nous franchissons l'embouchure du Dniepr, nous engageons dans l'isthme de Perekop. Puis c'est la plaine. Le train arrive à Simféropol à l'aube, nous étions début juin, un beau matin d'été. J'ai tranquillement pris mon petit déjeuner au buffet de la gare, ai fait un petit tour dans le centre ville, me suis enquis du moyen de transport le plus pratique pour couvrir les soixante et quelques kilomètres qui me séparaient d'Alouchta. Et j'ai pris le trolleybus.

Une ligne de trolley partait de la capitale, descendait sur la côte, qu'elle longeait jusqu'à Yalta, et remontait au terme d'un trajet de deux cents kilomètres dans les montagnes, sur Sébastopol. Le trolley partait toutes les trente minutes, c'était très peu cher.

Nous avons d'abord traversé une plaine, qui était un plateau, la steppe dont parlait le livre. C'était un paysage relativement aride, partout cultivé. Je n'aime pas ces paysages d'agriculture intensive qui ont supprimé presque tous les arbres, mais on découvrait cachés derrière des bosquets de petits villages bien tenus. Les arrêts du trolley étaient espacés tous les cinq kilomètres, nous nous arrêtions près d'une aubette, le plus souvent au croisement d'une route secondaire. Les passagers descendaient, montaient. Puis le relief s'est modifié, nous avons abordé un col, qui gravissait les monts de Crimée. C'est la partie la plus escarpée qui surplombe la côte sud-est et domine à seize cents mètres. C'était beaucoup plus joli, la végétation méditerranéenne, les longs cyprès, les chênes verts, les rocs, et tout à coup la descente, et la mer très bleue qui apparaissait à chaque virage. J'étais assis au premier rang, découvrais la vue par l'immense pare-brise, nous descendions des courbes amples et d'autres plus serrées dans le silence du moteur électrique, mollement balancés sur nos gros pneus.

13

LE SANATORIUM

Sur les pentes ensoleillées, il y avait de la vigne. Des vergers aussi. Et la forêt reprenait, au milieu des rocs blancs dont les contours semblaient découpés au chalumeau, qui sculptaient un paysage sauvage sur fond bleu où se mélangeaient le ciel et la mer.

Nous étions deux à descendre à la station, nous allions au même endroit, nous avons pris le même taxi pour parcourir les derniers kilomètres. La route était étroite, ressemblait à un accès privé. Un grand portail était ouvert. La voiture ne pouvait aller au-delà, s'arrêta au seuil d'un grand parc. Trois tours de vingt étages surgissaient des pins centenaires. C'était l'hôtel. Sur la droite un massif que j'évaluai à trois cents mètres plongeait droit dans l'eau. Il protégeait l'hôtel des vents d'ouest. Des arbres persistants s'agrippaient aux anfractuosités. Ce caillou de Cyclope, cette extrémité de montagne, s'appelait quelque chose lié à l'ours, genre Dent de l'ours.

Anton descendait du perron, du bar où il m'attendait il m'avait vu arriver. Il était comme toujours élégant, avec rien, ce jour-là un pull jacquard. Tout sourire. Nous formions un beau couple, de dragueurs. Sa taille et sa prestance, sa brosse de cheveux noirs, l'œil qui brillait, lui donnaient du succès auprès des femmes. Il avait la voix et le discours du professeur, l'ironie en sus. Un puissant rival, mais nos goûts répartissaient nos proies.

Nous avons une chambre commune. Il n'existait pas de chambre individuelle. Le seul moyen d'en obtenir était de payer les deux places. Mais il aurait fallu le prévoir à la réservation. C'était un reliquat du soviétisme. Je n'aimais pas partager ma chambre. Mais nous n'étions là que pour quelques jours, avec un bon copain, et les ivresses prévisibles, cela pouvait aller. Si l'un de nous rencontrait une aventure, on s'arrangerait, l'autre irait dormir ailleurs, chez la femme par exemple. Autre reliquat du soviétisme, le système était souple.

La chambre en revanche était bien. Sobre, fonctionnelle, deux lits assez larges, salle de bains, propre, climatisation individuelle. Et la vue. Du douzième étage, droit sur la mer. La chambre n'avait de ce côté pratiquement pas de mur. Une grande fenêtre, et une porte-fenêtre qui ouvrait sur le balcon. Toutes les chambres étaient identiques. L'orientation de l'immeuble faisait que trois façades, en plus ou moins gros plan, voyaient la mer. La quatrième au nord-

ouest donnait sur parc et regroupait les escaliers, les machineries d'ascenseurs, les pièces réservées au service, et quelques chambres, destinées aux malchanceux ou à ceux que la constante contemplation de la mer oppresse.

C'était bien conçu. Cet agencement et cette architecture presque de verre faisaient penser au Corbusier. Ils découlaient des recherches en architecture utopique, des tentatives de cités idéales où Français et Russes se sont au cours de l'histoire illustrés.

Anton me tendait une bière tirée du frigo en attendant que je m'installe. Après la douche, on l'a bue, assis sur la terrasse. Il était presque midi, il m'a entraîné au restaurant. C'était une salle de plusieurs centaines de couverts, vitrée sur trois côtés. S'affichaient une carte, et une dizaine de menus diététiques.

Nous étions en effet dans un sanatorium. Qui n'a pas le sens français, qui n'abrite pas de tuberculeux. Ce sont des hôtels, mais qui bénéficient, en théorie, d'un service médical. Il faut encore expliquer ça. En achetant sa place, le client avait droit à tous les services. À l'arrivée il passait un bilan médical. Et durant son séjour se soignait avec du repos, du sport, etc., et de la diététique. De la natation pour votre colonne vertébrale. Un peu moins de graisses pour votre cœur, un peu plus de poisson pour ceci, et des laitages pour cela, et des légumes contre votre pointe de cholestérol, et telle eau minérale pour autre chose, et vingt sortes de pain, pour les jeunes, pour les vieux, pour les femmes enceintes, pour qu'elles tombent enceintes.

Cela en théorie, car on n'était pas obligé de se soumettre à la visite. Pourtant beaucoup en profitaient, une saine hygiène de vie, petite remise en forme bienvenue.

Donc, déjeuner face à l'espace. C'était encore la saison creuse. Du vin de Massandra. Vignoble réputé de Crimée. Dire que monsieur Gorbatchev avait ordonné de le détruire. Il avait décrété, au début de la perestroïka, la « loi sèche ». Pas d'alcool. Prohibition. Cela avait duré trois ou quatre ans. Vente dans les magasins extrêmement rationnée, une bouteille par personne, un seul rayon ouvert dans une ville, sans qu'on sache où à l'avance. Une queue, fallait voir, à quatre de front. On se demande.

En tout cas, pour les vignobles, l'ukase était resté lettre morte. Les ceps n'avaient pas été arrachés, seulement les vieux, qu'il fallait renouveler.

Nous y avons passé trois jours de détente, quoiqu'il y eût peu de jeunes femmes seules en cette saison. La discothèque – elle était dans le parc, entre les trois tours, enterrée pour ne pas que le bruit se propage – était peu animée. Hors saison, l'hôtel était vide. Nous allions à la plage. Une plage de galets, mais larges, plats, bien polis, pas douloureux. Il était interdit de fumer sur la plage, car on fumait des cigarettes à bout filtre. Sage précaution, quand on voit dans les stations balnéaires espagnoles désinfecter la nuit tombée les plages, et en fin de saison les ratisser, il vaut mieux dire herser, à vingt centimètres de profondeur et en sortir des bennes de filtres de cigarettes imputrescibles. Pourtant ce n'est pas gros un filtre.

Il y avait pour se promener des bateaux, de petites barques rondes et légères en aluminium qui tenaient bien la vague, à avirons. Et des pédalos. Nous avons pris les deux. Avons longé au plus près la côte, entre les écueils nous approchions dans l'eau transparente les goulets, les creux et les cavernes que le battant des lames avaient creusés dans la roche de la Dent de l'ours. Il faisait beau, il faisait chaud. Le calme était total.

La propriété couvrait un bon kilomètre de rivage. Nous marchions dans les allées du parc, au milieu des massifs de fleurs, en discutant, à la Tchekhov. Nous

avons en barque remonté pas mal la côte. Les sanas se succédaient, style classique, châteaux avec une touche de baroque, style moderne. Pas une voiture, elles étaient parquées à l'entrée des domaines. Nous avons pris le trolley, sommes montés à Soudak, vers le nord-est, nous promener sur les fortifications génoises.

14

A YALTA

Anton restait jouer au tennis, je suis allé à Yalta. J'ai pris le trolley, je l'ai attendu vingt minutes, en compagnie d'une vieille baboussia qui portait trois gros sacs, que je l'ai aidée à charger. La route courait à travers les terres, s'approchait de la mer quand elle le pouvait. Et puis, la descente vers la ville. Elle est bâtie dans une baie adossée à la montagne, à de fortes collines dirons-nous. Elle paraît petite pour ses soixante-dix mille habitants. Elle est nichée dans la verdure, il n'y a pas d'usines, de fumées, c'est une cité balnéaire. Yalta est jolie comme un bijou.

A quai des vedettes bleu et blanc, des bateaux de pêche et quelques voiliers qui se balancent. Derrière les palmiers du front de mer l'établissement thermal est rose, un long bâtiment de deux étages aux ailes arrondies, le toit en terrasse encadrée de balustres. Chaque fenêtre est flanquée de deux colonnettes. Plus haut de grandes bâtisses s'étagent au milieu des cyprès, beaucoup de balcons, de colonnes, et l'influence byzantine, des arcs et des coupoles, les toits de métal peint des demeures du XIX^{ème} et des maisons du XX^{ème}. Il faut imaginer une harmonie de couleurs pâles de façades et de toitures sur le fond sombre des arbres. Encore plus haut c'est la forêt, de chênes et de hêtres, qui passe au premier plan, pénètre la ville et cache les premières habitations. La vie est tranquille comme en l'absence des touristes les petites villes de bord de mer. Il y a peu de bruit de voitures, on sent que les gens ne sont pas excités. Ils vaquent à de menues occupations, se promènent, glandent au soleil. On dirait qu'ils ne travaillent pas. Ce sont surtout des adultes, les étudiants sont à Sébastopol, ou Simféropol, ou plus loin. Je m'assois à une petite terrasse sur le port, et commande une grillade de poissons et une grillade de mouton, et une bouteille de Kagor. Ce cépage provenait de Cahors, d'où le nom. L'air est puissant, les haubans tintent et s'entrechoquent. Trois hommes et une femme mangent à une table, ils rient. On s'adresse de loin en loin de petits signes. Je passerais volontiers l'après-midi ici, je pourrais me joindre à eux. Mais je préfère aller voir le Nid d'hirondelle.

C'est vingt minutes de navigation à bord d'une petite vedette. Elle file et laisse sur l'eau claire un sillage blanc plein de bulles. Peu de passagers. Des jeunes filles rient du vent qui se prend dans leurs jupes. La côte est rocheuse et souvent à pic. Tout à coup on aperçoit Lastotchkino Gnezdo. Il porte bien son nom, il est perché au bord d'une plate-forme. La vedette s'amarre au petit débarcadère. Des escaliers raides taillés dans la pierre que garde une rampe métallique. Le Nid d'hirondelle est un château avec une tour crénelée, un corps

de logis vitré et des murailles crénelées. La tour est presque aussi haute qu'est long le château. C'est à demi un château fort, à demi un château de conte de fées. C'est pour ça qu'il s'appelle le Nid d'hirondelles, et non pas le Nid d'aigle. À mesure qu'on approche ses dimensions étonnent. L'enceinte franchie c'est une évidence. Le château est minuscule, est un palais de poupée. De la mer on ne s'en apercevait pas, trompé qu'on était par l'éloignement, par sa situation élevée, par la perspective. Ce monument qui orne toutes les documentations sur la Crimée, qui couvre les calendriers, dont tout le monde a vu une reproduction, mesure quelques mètres de long. Il est entouré de deux cercles, une terrasse bâtie au-dessus du vide, et un balcon qui enserme la tour à mi hauteur.

Le logis est un petit café restaurant. L'ambiance est intime. Par ses huit hautes fenêtres en ogive, deux larges et six étroites, la vue embrasse les falaises blanches couvertes de maquis, et la mer, loin. Quelques voiles. Des amoureux ont grimpé sur la tour que surmontent quatre pinacles, je crois que c'est ainsi que s'appellent ces colonnes élancées comme des flèches. C'est romanesque, émouvant, pittoresque. J'achète donc des cartes postales. Je bois un café, mange un gâteau, assis sur le velours grenat de la banquette. Je regarde le paysage. Il est propice à l'amour. Je suis seul. Cela ajoute à la rêverie du lieu.

C'est l'heure de la croisière du retour. Les vagues sont plus courtes, elles annoncent le crépuscule, et le vent est frais. Yalta se découvre maintenant de la mer. On voit bien les thermes, c'est sans doute là que s'est tenue la conférence, c'est le plus vaste édifice de la ville. Ou peut-être à l'hôtel de la Démocratie et du Bolchevisme Réunis. Je regagne la station du trolley et rentre à Alouchta.

15

LLLEELLS

J'ai regagné Odessa comme j'étais venu, seul et par le train.

Les transports en commun sont développés dans ces pays, l'auto n'était pas une priorité, et ne se prêtait pas aux distances, ni au climat l'hiver. En ville il y avait le tram, le trolley, et le bus. Les bus étaient à Odessa des mercedes jaunes à soufflet, que l'Allemagne avait offerts au titre de l'aide humanitaire. Ils étaient vieux, mais ils fonctionnaient. Ils desservaient les banlieues les plus éloignées. Un soir je rentrais avec un copain, mon premier contact dans la ville. Il était peintre. Trente-quatre ans, il donnait dans la commande officielle. Le bus était quasi vide, mon copain s'est placé près d'une porte arrière, sur la marche la plus basse, et a pissé dans le bus. Il était saoul, cela va de soi. Mais ce n'est pas une raison, je lui ai fait la remarque, il a ri. C'était sa manière de dire que tout ce qui était sov était de la merde. Je ne voyais pas le rapport avec le bus.

Les trolleys, c'est souple, cela emprunte la chaussée, se faufile partout. Quand ils changeaient de file, ou qu'ils roulaient trop vite, il arrivait que la suspension caténaire se décroche. La machine était alors bloquée au milieu de la circulation, le conducteur, c'était souvent une femme, descendait, saisissait à l'arrière une corde qui pendait de la suspension, guidait celle-ci pour la remettre en contact avec le câble électrique, une gerbe d'étincelles bleues, et ça repartait. Les conducteurs de trolley et de tram étaient majoritairement des femmes. En jupe ou tailleur, bien coiffées, élégantes.

Les trams étaient vieux. Les neufs étaient fabriqués sur le modèle des anciens, mais il y en avait peu. Cela faisait un moment qu'il n'y avait pas eu d'investissement. Les rails qui n'étaient pas soudés en raison de la dilatation, étaient disjoints, plus ou moins descellés. Le tram brinquebalait sur les pavés, fonçait avec fracas, secouait ses passagers. Aux heures d'affluence tous les transports urbains étaient combles. La montée était pénible. Sur les lignes du Privoz, il y avait de la faune, tout le monde entassé avec ses ballots, et de fortes odeurs d'aisselle quand il faisait bien chaud.

Odessa est la seule ville de son importance qui n'ait pas de métro, à cause des catacombes.

L'avion était dans les mœurs. Sous le régime socialiste cela coûtait peu. Je le prenais, pour Moscou, plus pour Kiev. Parce qu'une fois, c'était un petit appareil, avec un réacteur en queue, vingt-quatre places si je m'en souviens

bien, on embarquait par une échelle de coupée à l'arrière. Nous avons chargé des passagers supplémentaires, des biznessesman pressés je suppose. Ces quatre messieurs ont voyagé debout, dans l'allée centrale. Comme dans le bus, en somme. Au décollage on sentait que l'avion était en surcharge. En vol, quand l'ambiance s'est détendue, ils se sont assis dans la soute, sur les bagages. Le titre de ce chapitre provient du bruit de l'air conditionné qui fusait dans la carlingue.

16

LE RETOUR EN TRAIN

Donc, je regagnais Odessa, par le train. Mais à la gare de Simféropol, plus de billets. On ne monte dans le train qu'avec une réservation, car toutes les places sont couchettes. Il y a trois classes, première, seconde, et platzkarte. La première est à deux couchettes en vis-à-vis, la seconde à quatre couchettes, deux fois deux. La platzkarte est à quatre couchettes, mais est ouverte sur le couloir, sans cloison. De la sorte, il y a de la place pour deux couchettes perpendiculaires, superposées dans ce qui serait le couloir.

Les voyages sont lents, mais rien n'arrête le train, il traverse le continent, la neige et le froid sibériens. Les horaires prévoient que d'une grande ville à l'autre on puisse embarquer le soir et arriver un matin, au bout de une, deux, ou neuf nuits pour le Transsibérien (dont les compartiments de première classe sont avec douche). Il y a donc du personnel de bord. Deux personnes, des accompagnateurs (des provodniks), par wagon, une de service, une qui se repose. Leur tâche est de contrôler l'embarquement, de distribuer le linge de lit et de toilette, de faire le ménage, de servir le thé et le café, et de chauffer le wagon, qui est équipé d'un poêle individuel au charbon. Les trains sont électriques, mais le chauffage est au charbon, en cas de panne. Imaginez un train bloqué dans la taïga par -40° .

Pas de billet à Simféropol. Il arrive que des voyageurs empêchés sur le quai cèdent le leur. Je remonte le train, rien. Même chose au guichet principal. Une seule solution, me mettre d'accord avec un provodnik. Ce n'est pas régulier, mais c'est l'usage, ils disposent des places des passagers qui ont raté le train. Je les observe, cherche une bonne tête. Le premier refuse, le deuxième aussi, mais il m'indique le troisième, qui est d'accord. Je lui paye le prix du billet. Il me donne une place qui sera – ou ne sera pas – occupée, à partir de Kherson. Cela ne m'a pas coûté plus cher. Nous partons. Au cours de la nuit je serai réveillé. Des protestations chuchotées, c'est le titulaire de la place, il est accompagné du provodnik. Je dois libérer la couchette. Je finis la nuit dans celle destinée au provodnik qui n'est pas de service, qui lui va dormir chez un collègue, ou dans le compartiment voisin qui sert à la réserve de linge. Petite permutation. Bien pratique pour moi. Et qui donne de petites rallonges aux employés sous payés, qui en reversent un pourcentage au chef de train. En effet, le système n'est pas opaque, question de responsabilité, de sécurité.

C'est la seule fois que j'ai eu recours à ce stratagème.

Je voyageais en général en première. Il y a des trains neufs, sur le modèle des anciens, même couleur, les premières en clair, les secondes en imitation

acajou, les platzkarts peintes en gris foncé. Il y a des tapis dans le couloir, souvent des plantes en pot entretenues par les provodniks. Il m'est arrivé de voyager en compagnie d'une femme. Une fois, elle n'était pas très jolie, mais la promiscuité peut-être la rendit charmante, nous nous séduisîmes, je couchai avec elle.

Dans les trains, il y a le restaurant. C'est un vrai resto, avec un cuisinier, des commis qui épluchent les légumes, des serveuses. Il y a des nappes sur les tables. Un voyage en train, surtout de plusieurs jours, est intimiste. On se change, on pend soigneusement son costume au cintre, on chausse une paire de mules et on enfle une tenue décontractée, de maison, une robe d'intérieur ou un survêtement. Beaucoup apportent aussi de quoi manger. Aux arrêts, des vendeurs sur le quai proposent tout un tas de nourritures domestiques chaudes et froides. On lie connaissance avec le voisin. Tout cela pour dire que c'est animé.

Ainsi, je rentrais un vendredi soir de Kiev. Mon compagnon (il allait le devenir) se présente, c'est un député de l'Assemblée nationale. La moitié du wagon était occupé par ses collègues, ils rentrent de session. Ils sont joyeux, déballet des provisions, il n'y a pas de wagon restaurant sur une distance d'une nuit. Ils m'invitent, on trinque, un petit verre de vodka, une bouchée de viande froide. Nous sommes rassemblés quatre dans un coupé, quatre dans le voisin, nous passons de l'un à l'autre, nous goûtons le choix de viandes, vidons un petit verre. Ou plutôt c'est l'inverse, nous sifflons un petit verre, et adoucissons l'effet en avalant de petits morceaux, des zakouski, qui sont en russe ce que sont en espagnol les tapas. Bientôt tout le monde est bourré, nous nous racontons plein d'histoires, des histoires de France et des histoires de députés, comme il se doit, et des histoires de femmes. Les hommes entre eux pensent toujours à l'amour. Tard, vers les quatre heures, un par un on se couche.

Nous arrivons pas très frais à la première heure. Un brin de toilette dans les lavabos à chaque extrémité du wagon, échange des dernières cartes de visite, promesse de se revoir. Je soulève ma couchette sous laquelle j'avais rangé mon sac. Et je découvre, alors que tous s'en vont, un carton, fermé au scotch. Je suis intrigué, j'avais cru qu'il était à un des passagers, je n'ose pas y toucher. Je le montre aux amis députés, le provodnik arrive. Si c'était une bombe ? Cela avait commencé, les attentats, les assassinats en tout genre, j'en ai parlé. Nous sommes tendus, auscultons le paquet, chacun avec son expérience. Pas de fil suspect, nous le manipulons avec précaution. Il est lourd, mais a l'air d'un honnête paquet. Nous écartons légèrement un coin du rabat, apercevons du papier journal. Avec une lame aiguisée nous entaillons lentement le scotch large. Rien ne se produit. Nous reniflons, une vague odeur de poisson. Nous nous interrogeons, nous décidons. Ouvrons délicatement le papier journal. Dedans, du poisson. De jolis harengs séchés. Nous nous regardons, plus en confiance. Nous soulevons millimètre par millimètre le paquet de poissons, faisant bien attention que rien n'y soit attaché. Encore une feuille de journal. Nous la soulevons aussi. Six bouteilles de cognac tête-bêche sont sagement couchées. Nous vérifions. Rien d'autre que des bouteilles. Eclat de rire général, soulagement. Nous nous partageons les bouteilles. Une pour le provodnik qui a risqué sa vie. Je n'en prends qu'une, quoique j'aie découvert le trésor. Et on se quitte, dans un brouhaha de conversation.

C'est un exemple de voyage en train. Une autre fois, en seconde classe sur un trajet de deux jours et deux nuits, j'ai fait l'amour avec une jeune étudiante, je veux dire par là de première année. C'était la deuxième nuit, après que les autres s'étaient endormis. Mais c'est une autre histoire.

17

UN PEU D'HISTOIRE

Odessa la rebelle.

Odessa est une ville française. Qui l'eût cru ? C'est du moins ce qu'on dit à Odessa. Qui ressemble à Marseille, avec qui elle est jumelée, on y aime l'exagération.

Cette origine française a une réalité historique. C'est le duc de Richelieu qui a fondé la ville. Le duc Armand Emmanuel était un arrière-petit-neveu du cardinal. À la révolution, il avait comme beaucoup d'aristocrates émigré en Russie – c'est une vieille habitude entre les deux pays, les révolutions et les flux migratoires. S'était mis au service de la grande Catherine. Avait été chargé de fonder un port sur la mer Noire. On se souvient que c'était l'époque d'expansion que dirigeait Potemkine. Odessa a donc été fondée en 1794.

Pourquoi apporter une nuance ? C'est que le Catalan José de Ribas, secrétaire de Potemkine, avait fondé la première ville. Mais trop à l'est, à l'emplacement d'un fort turc, sur un littoral de sables et de limans, qui se refermait constamment. L'habileté de Richelieu avait été de choisir un point rocheux pour ce port. Toujours est-il que de Ribas a sa rue à Odessa, courte mais prestigieuse, que Richelieu a sa statue, et qu'il fut le premier gouverneur de la ville, de 1803 à 1814.

Un emplacement gratuit, des prêts, un statut d'exonération fiscale attiraient les pionniers. L'industrie et le commerce y prospérèrent vite. Balzac, qui aimait y séjourner en compagnie de sa chère comtesse Hanska, y situe, si je ne m'abuse, les débuts de la fortune du Père Goriot. Beaucoup de Français y tentaient leur chance. Fut édifié à Odessa le deuxième lycée, après Tsarskoïe Selo, de Russie, le lycée Richelieu, destiné à l'éducation des jeunes filles nobles. L'opéra d'Odessa est un des trois plus beaux au monde, avec l'opéra Garnier, sur le modèle duquel il est bâti, et l'opéra de Vienne. Nous reconnaissons ici l'hyperbole chère aux Odessites, mais c'est vrai que le monument est beau. De nombreux journaux en français paraissaient, jusqu'à la révolution, celle d'octobre.

Le caractère rebelle de la ville est-il à mettre au compte de ce substrat ? En 1905, la population soutint la révolte du cuirassé Potemkine, elle l'a payé, de centaines de victimes. Chacun connaît le film d'Eisenstein et la scène du landau qui dévale l'escalier. L'escalier y est toujours, il relie la gare maritime au boulevard du Front de mer, qui lui-même prolonge la rue Pouchkine. Comme il est haut d'au moins deux cents marches, il est désormais doublé d'un escalier mécanique, qu'on emprunte avec un ticket de transport en commun.

Odessa a résisté à toutes les tourmentes, la guerre civile, le repli de Denikine et son armée blanche, la deuxième guerre mondiale.

Et surtout, il y a, je l'ai dit, la mentalité odessite. Elle est indocile. On disait en Urss, parole d'Odessite, « Odessa mama, Rostov papa », désignant par là les deux villes de mafia, diraient ceux en mal d'épithètes à sensation, les deux villes où on s'arrange, dirons-nous. À Odessa nulle situation n'est désespérée. Même si cela inclut souvent une petite compensation. Y répondre à une question par une autre question n'est pas qu'impertinence ou procédé d'éloquence, c'est résoudre le problème en cherchant ses fondements. Ne cherchez pas à imposer à Odessa, son esprit vous contournera. Cette indocilité est le génie de la ville.

Odessa la belle. Nous avons parlé de ce parc de bord de mer, et des nombreux jardins de la ville. Ils apportent l'ombrage, car si l'hiver est enneigé et que le thermomètre chute en janvier à -20° , le printemps est chaud et l'été torride. Cette verdure donne de l'intimité, met en valeur les bâtiments.

Le grand centre a survécu aux bombardements nazis. Des immeubles en pierre de taille. De belles façades, ornées de décorations, voire de cariatides, des balcons, de hautes portes cochères. Un nombre incalculable d'escaliers de marbre. Cette architecture est unique en ex Urss. On comprend que l'inspiration est française, on en voit l'évolution, cela pourrait ressembler à certains quartiers de Paris.

Mais c'est en mauvais état. Les balcons lorsque j'y étais avaient la manie de tomber sur le trottoir, et les marches de marbre étaient ébréchées. C'est que à l'époque socialiste on se souciait peu de l'entretien de l'habitat. En cas de réparation, on appelait le service gratuit du quartier, qui s'en chargeait. La qualité du travail était sauf exception plus que décontractée.

Le piéton quand il ventait évitait donc de longer les façades, et devait tous les matins cirer ses chaussures car les rues étaient poussiéreuses l'été, boueuses le reste du temps. Sauf sous la neige, dont la couche blanche nettoyait tout. Poussière dans les rues car elles sont restées comme aux premiers temps pavées. De gros pavés, arrondis par la circulation, glissants sous la pluie, jointés de terre, que le vent qui soufflait de la mer ou de la steppe colmatait régulièrement.

Mais c'était joli. Chaque rue du vieil Odessa était à l'origine plantée d'une essence d'arbres. Pour l'une c'était des platanes, l'autre des tilleuls, la troisième des charmes, une autre des acacias, ainsi de suite, une épaisse végétation caduque, fraîche l'été. Les jardins privés et publics conjuguèrent semper virens et caducs, pour que l'hiver fût vert.

Il y avait à Odessa beaucoup de cafés, avec des terrasses. Encore une particularité, quand dans ces pays les cafés sont plutôt nordiques, fermés, calfeutrés, influence du climat sur la culture mais pas seulement. C'était au bout de la rue Gogol qui est des plus jolies, un café d'été, une salle allongée d'un grand velum de toile blanche dans le coin d'un jardin. On buvait de la bière avec vue sur mer, par dessus le port. Le soir, en habit de concert, des étudiants du conservatoire donnaient un récital. Je me souviens d'une violoniste blonde, moulée dans sa robe noire longue.

Odessa la belle rebelle est pleine de charmes. On la visitait en descendant la rue Tolstoï, un écart par la rue Gogol, puis la rue de Ribas et l'opéra. Avant de remonter la rue Pouchkine, on faisait une halte sur le Front de mer, au sommet de l'escalier Potemkine. Là se dressait la statue de Richelieu, qui du haut de cette longue volée de marches protégeait le port et ses navigateurs.

Personne ne savait pourquoi, le duc était représenté en toge romaine, et, perpendiculaire à son corps, tenait en sa main gauche un manuscrit roulé. À certains, on montrait « diuka s liuka ». Cela rime bien en russe, et signifie « le duc, [vu] de la trappe ». La trappe en question était le couvercle de fonte d'une bouche d'égout, à quelques mètres à droite de la statue. De ce point de vue, le duc apparaissait doté d'une très volumineuse ithyphallie.

18

SURFACE ET PROFONDEUR

Les jeunes filles et les jeunes femmes portaient, dans les lieux de distraction très fréquentés, bars, discothèques, souvent des mini-jupes. Parfois très courtes. D'autant qu'on l'a dit elles étaient de mœurs libres, elles couchaient assez facilement, les visiteurs français, les membres des délégations, les mâles pour quelques jours de passage, les prenaient pour des putes. C'est vrai que, contraintes économiques obligent, il y en avait. Et ne crachons pas sur le plus vieux métier du monde, car elles ont beaucoup aimé. J'ai même vu un Français, petit, pas beau, la cinquantaine, qui séjournait à Odessa uniquement pour les filles de joie. Il progressait vers l'orient, il avait fait, comme il disait, la Hongrie, la Roumanie, il découvrait l'Ukraine et s'était associé à un maquereau qui lui fournissait une fille chaque jour, pour vingt dollars. En connaisseur – car c'était par ailleurs un homme raffiné, qui avait souffert d'une grave désillusion – il affirmait que les Ukrainiennes étaient les plus belles prostituées du monde, distinguées, cultivées, parlant plusieurs langues, comme si les former à la courtisanerie était la fonction de l'université .

Mais cette appréciation des hommes d'affaires de passage, sous la coupe d'un néfaste puritanisme, était un contresens. Les jeunes femmes en mini-jupes en réalité correspondaient aux jeunes Françaises de la génération soixante-huit, je dirais du temps de notre président qui mesurait deux mètres et appréciait les brillants, sous le régime de qui régnait une grande liberté d'expression. Souvenons-nous des films de cette époque, des héros Trintignan, Belmondo, Delon, Ventura, et bien d'autres. Revoyons les tenues des actrices. Quel demeuré dirait que Mireille Darc, sans passer en revue le bottin de nos actrices, était une pute ?

La comparaison est judicieuse. Les étudiantes me parlaient de cette image de la femme française, qui ne datait que d'une dizaine d'années, vue comme une réussite. Elles connaissaient la France par son cinéma, et par de courtes vacances estivales.

Plus généralement l'image de la France était celle de la meilleure démocratie. Pour être plus précis, le modèle eût été scandinave. C'était évidemment un mythe, une perception erronée, qui considérait que tous les Français étaient riches, c'est-à-dire roulaient en mercedes. Tout en travaillant à la soviétique, c'est-à-dire dans une conception radicalement éloignée du rendement.

Si à l'époque de la présidence que je viens d'évoquer il y avait en France réelle promotion sociale des diplômés, ce n'était plus que souvenir lors de ma résidence à Odessa. Cependant, malgré les avatars de la politique internationale, le prestige de la France restait fort. Comme quoi de jolies surfaces gentiment exposées recèlent de plus profondes pensées.

19

RENVERSEMENT DES VALEURS

Le prestige de la France était grand, mais nettement battu en brèche par l'américanisme que promouvaient les nouveaux médias.

Les journaux s'étaient transformés. La Pravda affichait des rubriques populaires, des détails de la vie de chanteurs russes, de célébrités d'outre-Atlantique, avec des photos. Des revues se créaient, consacrées au bizenesse, ou plutôt qui en faisaient l'apologie. Les programmes de télévision étaient renouvelés, certains s'inspiraient d'émissions françaises dont il arrivait qu'ils reprennent la musique du générique. Cette évolution rapide était significative du talent des réalisateurs et de l'efficacité de nos formations.

De trois chaînes hertziennes, on était passé à une dizaine, quand il n'y en avait que cinq en France. Les feuilletons américains étaient omniprésents. Ils étaient en v.o., souvent sous-titrés en coréen et doublés en voix off en russe ! une seule voix off d'homme pour tous les personnages, masculins et féminins ! C'était des séries de la plus basse qualité, que de la violence, des voitures, et jamais plus de dix secondes sans les mots fric, salope, fils de chienne, je te bute, fric, pute, fric, etc. J'ai chronométré. La voix qui doublait en russe était untonale, une voix de gorge au nez bouché, haut perchée, d'une vulgarité qui atteignait la débilité. À ce point, l'acteur devait aussi être talentueux, toucher beaucoup pour suivre des consignes que son art accentuait.

Au sana de Alouchta il y avait à chaque étage une grande salle, qui brisait la longueur des couloirs, communiquait avec un bar buffet, et servait de salle de télévision. L'après-midi j'y avais vu des vieillards tristes, fixés devant un de ces feuilletons de milliers d'épisodes à l'eau de rose qui sont diffusés dans le monde entier.

A l'exception d'une chaîne plus ou moins officielle ukrainienne, les programmes étaient les mêmes qu'en Russie. Les médias sont capables de modeler n'importe quelle société. C'était un nouveau monde, une représentation complètement inversée, où l'argent – et les manières violentes de se le procurer – devenait valeur supérieure. Les manières violentes étaient le symbole du refus de la négociation et de l'annulation du droit.

Ça c'était l'abstrait, les valeurs morales, forger les mentalités, diriger l'imaginaire, les rêves des gens. La direction spirituelle, le journaliste et les images de la télévision avaient remplacé le curé. Et il y avait le temporel, le prosaïque, là c'était le travail, comment gagner le pain quotidien, qui cadraient les nouvelles règles. C'était l'application de la théorie.

Issu d'une société où le secteur privé n'existait pas, l'Etat, qui était l'unique employeur, cessa de payer, ne versa plus crédits et salaires que partiellement, avec beaucoup de retard dans une monnaie chaque fois dévaluée. C'était une zone de non droit. Des pans du droit soviétique subsistaient qui ne correspondaient plus à la réalité, de nouvelles législations s'esquissaient.

Comment vivre dans ces conditions ? Tous ceux qui pouvaient se mirent à palper des backchiches. Le moindre pouvoir se monnayait. Les chefs d'entreprise avaient cessé tout investissement, exportaient leurs ressources en devises dans les paradis fiscaux. Ils n'étaient pas tout à fait coupables, il se disait qu'un entrepreneur honnête qui se fût acquitté de toutes ses taxes eût payé un impôt supérieur à son chiffre d'affaires. C'était une politique qui visait à la ruine du pays, de manière à déstructurer les repères de la société. Il n'y avait en effet que des mouvements très limités d'opposition, syndicale ou politique.

Celui qui n'avait pas la bosse du commerce, ou que des critères moraux arrêtaient, se trouvait dans une situation critique. Les faibles tombaient sous les coups de la délinquance. La tentation sur le logement était forte, c'était un moyen de se mettre à l'abri de la rue, ou de se procurer des liquidités en le vendant. Combien de vieilles ont été éliminées par des moyens dont le plus humain s'inspirait directement du Petit Fût de Maupassant..

Cette vertigineuse dégradation dura plusieurs années. Une infime minorité s'en sortait, tous en souffraient, les professions les plus prestigieuses étaient devenues les plus pauvres, les plus primaires tenaient le haut du pavé. Mais cela était compensé par une façon différente de voir les choses. Il y avait vis-à-vis de l'argent un certain détachement, qui était mi fatalisme mi jeu. L'ex Soviétique est assez cultivé – c'était avec le sexe la seule chose non interdite – et j'ai souvent entendu citer Le Jeu de Dostoïevski. Par philosophie le citoyen normal n'est guère apte à thésauriser, il n'a de surcroît jamais vu un carnet de chèques, pour lui l'argent est liquide, et, s'il en a au-delà du nécessaire, il est assez porté à le flamber. Cela va bien avec la fête.

20

RENAISSANCE

Toute chute s'arrête. Surtout dans un pays qui dispose de richesses, d'infrastructures, de ressources humaines. Si les plus de cinquante ans renâclaient, ils sont moins naïfs, ils arrivent au terme de leur carrière, les jeunes vivaient les plaisirs de la consommation. Des investissements étrangers affluaient, placés dans des sociétés mixtes. Surtout américains, allemands, italiens. Les Français étaient présents au plan institutionnel, les gros contrats d'État, mais hormis de rares sinistres aventuriers, quasiment aucun entrepreneur, ils étaient terrorisés. Figés dans une représentation fallacieuse, incapables de s'adapter, ils ont beaucoup perdu.

Les jeunes profitaient de cette manne, pour peu qu'ils maîtrisassent une langue étrangère ils accédaient à des fonctions importantes. J'avais la dernière année une jolie maîtresse. Elle sortait de la fac. Vingt-cinq ans, charme. Souriante, des yeux et des lèvres, féminine, ses gestes vifs et précis. Elle était directrice d'une société postale allemande, menait la boîte avec méthode, et se déplaçait en voiture de fonction avec chauffeur. Elle m'avait séduit à une réception donnée sur un paquebot. Nous étions à la poupe, dans le rose du tardif coucher de soleil de juin. Derrière nous la ville chaude s'apaisait, devant nous la mer Noire s'étalait. Queue de cheval, robe courte de soie noire, elle était entourée d'hommes solides qui la courtoisaient. Le contact s'était fait par les yeux. J'avais levé ma coupe de champagne pour lui porter un toast silencieux, elle avait répondu en levant le sien. Anna était une femme aussi simple qu'efficace, le succès ne lui tournait pas la tête.

Ce paquebot était un des bateaux de croisière immobilisés par la crise. Une société suisse l'avait pris en gérance et transformé en hôtel. Je connaissais le directeur, Suisse francophone, très jeune lui aussi, je lui avais apporté un de ses premiers contrats. Cela marchait fort, peu de chambres libres, réceptions réservées longtemps à l'avance, dans l'image qu'on se fait de la Suisse, netteté, qualité, souplesse, perfection.

Les désaccords entre générations généraient peu de conflits. Dans l'Union, les classes culturelles – car ils touchaient tous à peu près le même salaire – s'assemblaient gentiment dans les banquets. Maintenant, les classes sociales, à prendre dans le sens pécuniaire, voisinaient amicalement. Il n'était pas rare de voir une mercedes 600 dépannée, ou desembourbée, par le conducteur d'une Zaporozjie – qui est la petite voiture tape-cul à moteur arrière, genre Brabant

d'Allemagne de l'Est, soviétique – les deux se tutoyant à bouche que veux-tu. Les frictions étaient rares. Un jour Alexeï s'était fichu d'un type qui traversait la rue, je ne me souviens plus, de ses fringues, de son attitude, je crois. Il l'avait traité de « sovok ». C'était un jeu de mots. Il y avait concomitance entre deux sens, « ramasse bourrier », c'est-à-dire la petite pelle à ordures domestiques, et « petit sov de merde ».

21

ANTIFRIME ET FRIME

L'aspiration au changement, on l'a dit vers un modèle scandinave, du moins le pensaient-ils au début, conjuguée à l'action des médias et aux mirages de la consommation auxquels quelques-uns accédaient, portait les gens à dénigrer le passé, et tout ce qui s'y assimilait. En premier lieu les objets.

Il y avait une furie de consommation de produits importés. Cela se comprend s'il s'agit de voitures, une automobile allemande étant meilleure qu'une russe, moins pour d'autres produits. On voyait les ménagères mépriser le lin et le coton de production locale, pour des tissus synthétiques, importés de Turquie, pourtant nettement plus chers. C'était pareil pour la vodka. Les vodkas de basse qualité étrangères étaient préférées à la russe. C'était gênant. Lorsqu'on m'invitait, invariablement trônaient ces bouteilles chères qui après trois dés à coudre vous tapent dans la tête. Achèterait-on en France du cognac étranger ? Il est vrai que certains prétextaient d'alcools frelatés vendus par des gangs, ce qui était exact. Mais les gangs sévissaient autant sur les marques étrangères.

La population suivait allègrement le mouvement. C'était la frime. Et il y avait ceux qui tombaient. Renaissait un bas prolétariat qu'on avait cru en voie d'extinction. C'était l'antifrimé. Un matin que j'habitais à la cité U, en transition, je pris un café dans un boui-boui derrière la fac. J'entre, je commande un noir. Je patiente, on le prépare à la turque, devant moi. Deux ouvriers plâtriers en salopette blanche entrent, il était tôt, avant huit heures. Ils demandent chacun cent grammes. L'alcool se commande au poids, cent grammes est la dose habituelle, on peut prendre cinquante, je vous laisse le soin de convertir en centilitres. Les deux hommes sont debout au bar, on les sert. Ils saisissent le verre genre duralex, retiennent leur souffle, le boivent cul sec en jetant la tête en arrière, rejettent leur souffle avec un ah ! puissant, inspirent en se reniflant le dos de la main, se torchent la bouche, paient et sortent. Il s'est écoulé environ une minute entre leur entrée et leur sortie. Les clients de cet acabit se succédaient. Il y avait le solitaire, qui prenait cent grammes, cul sec, secouait la tête sous le choc, allumait sa clope, et remettait ça. J'étais le seul civilisé, avec mon café j'avais l'air de faire tache.

En face, il y avait la frime. Le Russe aime bien frimer, l'Odessite encore plus, il en rit de bon cœur. La digne chef de chaire de français, Hélène Palotchkova, était une petite bonne femme élégante, brunette bouclée pleine d'énergie, elle parlait en mâchant de la gomme, pensait que cela faisait distingué. Elle la coinçait sur ses molaires, et parfois la suçotait du bout de la langue, laissait dépasser un petit bout rose entre ses lèvres. Un beau matin elle me reproche : « Monsieur Marcus, vous ne diffusez pas l'art de vivre à la française ! » Et devant mon étonnement, déclare tout net que je ne porte pas de costume Cardin. J'étais comme tous les professeurs soigneusement vêtu et cravaté, mais son œil de femme exigeait du Français une griffe. Je n'en avais pas trop les moyens, et quand bien même, je ne serais pas sorti dans la rue habillé comme ça. Mais elle était imperméable aux notions de discrétion française, et de sécurité. Je ne me suis pas formalisé, c'était au début de mon séjour, j'apprenais la mentalité.

L'économie remontait, on pouvait gagner un peu d'argent. Essentiellement dans le commerce, la revente de produits importés, de petits trucs de consommation courante, pas chers, qui s'écoulaient bien. Par exemple des couches culottes, pour les nourrissons. Cela se vendait très bien, c'est utile, pratique, il n'y en avait pas auparavant. Le premier achat de celui qui gagnait sa vie, c'était la voiture. En trois ans les rues étaient asphyxiées d'embouteillages, gaz d'échappement, plus poussière, plus la sueur de l'été. Absolument une voiture étrangère, au point qu'un néologisme s'était créé, un mot-valise, « inomarka ». Le prononcer, tout était dit. Même si c'était une vieille caisse pourrie achetée dans une casse d'Allemagne, ou un vieux treuil japonais à volant à droite, surplus des occasions de Hong-Kong ramené par la route depuis l'Extrême-Orient.

Un soir, il avait plu, rue Pouchkine à un feu rouge s'arrête une Jigouli (c'est-à-dire une Lada). Se pointe une bm, une petite, récente. Sans doute le conducteur jugeait-il indigne d'attendre le feu vert en seconde position, il se place en double file, à cheval sur la bande continue. Au signal il embraye sec et double la Lada. Mais, surpris par la puissance du monstre, le pilote chasse de l'arrière vers la gauche, veut redresser, et, en première, sur le pavé glissant, perd le contrôle de son bolide, grimpe sur le trottoir, et s'emplafonne le plus proche platane. Ils étaient quatre, deux couples, les hommes dans la quarantaine, les filles la vingtaine. La passagère avant saignait, elle s'était coupé le front, en se cognant contre sa vitre. Le conducteur était sonné sur son volant. Les passagers arrière secoués. Comme ce n'était pas grave j'ai doucement rigolé. Les autres témoins aussi, certains s'apitoyaient sur la belle voiture drôlement froissée.

L'artifice, le clinquant, cela plaisait à ceux qui avaient de l'argent. Il n'y avait pas de moyenne. Les restaurants dans les beaux lieux, comme Arcadie – devant lequel je m'étais fait mordre le soir de mon arrivée dans la ville – au bout du parc de sept kilomètres, privatisés, donnaient dans le luxe. Le personnel était guindé, à se sentir mal à l'aise. Vous arriviez sans grosse cylindrée, en taxi, ou pire, à pied, il toisait votre costume et vos chaussures. Le maître d'hôtel était obséquieux. Le serveur changeait les cendriers sans arrêt, pas moyen d'y laisser une cigarette se consumer. Mais il était très respectueux de la pipe, il n'en avait jamais vu de vraie, et curieux louchait vers les bizarres trois branches du joli cure-pipe en métal chromé. Tout cela était un jeu. Le personnel avait peur de se faire incendier par un oligarque grincheux. Après les premiers verres l'ambiance se détendait.

Le restaurant est toujours pourvu d'un orchestre. On danse. Dans ces lieux chics l'effort de qualité est manifeste, parfois réussi. Il y a de plus en plus de spectacles, à comprendre par là un striptize. Inutile de préciser que jamais roulure ne foula ces quelques planches. Du nec plus ultra. Comme les filles d'Ukraine savent être affolantes. Nu intégral. Un déshabillage d'artiste qui dévoilait une œuvre d'art vivante.

Mis à part quelques crapules, et quelques jeunes inexpérimentés, le nouveau riche montre rarement de morgue, il aime être naturel, il rit volontiers de son ridicule, c'est sa façon de s'éduquer aux bonnes manières lorsqu'il n'en a pas, et il est bavard et liant. Une réflexion qui attire l'attention, aussi bien qu'un regard, ou un homme qui courtoisement invite une dame de votre entourage à danser, suffisaient à réunir deux tables.

Cela évoluait. Odessa était précurseur. Des établissements, destinés à la classe moyenne, plus simples, tout en étant soignés, ouvraient. Des cafés, et de petits restos. Je me souviens d'un, dans le beau cadre du boulevard des Français, il était de couleur rose, beaucoup d'harmonie dans le décor, de finesse dans la cuisine, d'attention dans l'accueil. Les serveuses, stylées, tailleur noir court et chemisier blanc, cheveux noués. Le resto offrait vue sur mer la journée, mais n'ouvrait que le soir. J'en faisais la promotion, les invités français appréciaient.

22

REJET ET PROGRES

La dénégation du passé impliquait la recherche de nouveaux repères. Le mot Europe semblait combler toutes les attentes. Il devenait synonyme de luxe, liberté, abondance, joie de vivre. Il était fait de photographies de jolies villes allemandes et d'intérieurs français. Il était compilation d'un catalogue de produits de beauté, de décoration, d'art culinaire, de haute couture, baignait dans le parfum discret de silencieuses limousines parcourant des espaces romantiques. Tout cela était faux, en même temps qu'il était vrai.

C'était une question d'équilibre psychologique qu'il faut comprendre. L'Europe était peu présente, on lui associait les Etats-Unis d'Amérique. Ma foi, on était les sujets d'une grande puissance effondrée, on adhérait à l'autre super puissance. Il n'y avait pas eu de guerre. On s'y retrouvait. Mais c'est à l'Europe qu'on songeait.

Le mot Europe était un sésame. On l'accolait à tout. Le logement, si crucial, qui sauvait de la faim, dans l'intimité duquel on se renfermait, qui asseyait la promotion sociale, était rénové. Cela s'appelait une euro-rénovation (évrórémont). Cela consistait à tout recouvrir, murs, plafonds, de lambris plastifiés. Le sol se couvrait de linoléums. Le bois, très fréquent, était tricard, complètement ringard. Il y avait une attirance pour le plastique, au plus bas niveau pour les sachets en plastique, qui quelques années plus tôt n'existaient pas.

C'était bien compris des commerçants internationaux qui submergeaient le pays de merdes de la plus basse qualité, d'articles défectueux, de tous les rebuts destinés au pilon. Ils s'arrachaient, pourvu qu'ils proviennent de là-bas. Ni les denrées ni les médicaments, tous à date de consommation périmée, n'échappaient à cette ruée. Les gens jugeaient en fonction de la publicité, et des emballages.

Et peu à peu, s'est forgée une nouvelle opinion. Les voyages, l'expérience, les comparaisons, une mentalité éclectique émerge. Le plaisir surmonte la mode, on cherche des matériaux et des textures nobles, des sensations plus rares, le goût se forge. Les immeubles délabrés sont petit à petit, par un travail de fourmi restaurés. Des unités de production se créent, notamment des vêtements, à Odessa, on fabrique de nouveau. La science trouve des applications techniques,

apparaissent des formes nouvelles, c'est un bourgeonnement, des liens se retissent, d'autres naissent. Les grosses boîtes repartent. On répond à la demande intérieure, il faut de tout. On exporte là où on peut, mais à l'extérieur on est souvent stigmatisé, rouge ou mafieux. Tant pis, pour qui ? On trouve du travail en cinq minutes, si les conditions vous déplaisent, ou si vous trouvez mieux, et que l'employeur ne veut pas l'entendre, vous claquez la porte. C'est un mélange d'opposés, d'exigence et de décontraction.

Cela touche tous les domaines. Cela se fait par mouvements browniens. Malgré l'encadrement des politiques, des médias et de la publicité, le mouvement n'est pas totalement prévisible. Une majorité suit, mais de tous côtés poussent des embryons.

23

AMITIES ARTISTIQUES

Odessa est ville d'artistes. Ce grand mélange de cultures fait des points de vue variés. La ville de Babel, d'Ilf et Petrov. Ostap Bender le grand combineur, qui fouille les pieds des douze chaises, cherche des diamants, truculentes comédies de bandits, riantes satires du soviétisme. Il y a à Odessa de grands studios de cinéma, les plus grands avec Moscou, Peter, Ekaterinbourg, Tbilissi. Il y a des écrivains, des peintres, des musiciens, tous les spécialistes susceptibles d'apporter leur contribution au cinéma. En 1992 les studios n'ont aucune commande de long métrage, deux ans plus tard oui.

Un bel immeuble rue Pouchkine abritait des ateliers de peintres. La moyenne d'âge des peintres qui se voyaient attribuer un atelier était basse, dans les trente ans. La municipalité jouait le jeu. Une grande toile abstraite couvrait un mur du bureau du maire, qui troublait ses interlocuteurs car elle était forte.

Les locaux avaient de beaux volumes, bien agencés. Il régnait comme il se doit une ambiance bohème, une odeur de térébenthine et de toiles qui séchaient, un désordre invraisemblable, les artistes dormaient sur place quand il était tard, près des canapés s'accumulaient les tubes de couleurs, le samovar, les tasses à café, les bouteilles vides et les pleines, la fumée des cigarettes et de quelques pétards flottait, on y rencontrait de jolies jeunes femmes, modèles, égéries, amies de passage. Les productions étaient de tous les genres, de tous les styles, et de tous les formats. Un seul point commun, le curriculum vitæ, qui énumérait les expositions à l'étranger. C'était le gage de qualité. Moscou et Pétersbourg y avaient leur place, mais rien ne valait une expo hors des frontières, même si c'était dans une station balnéaire de la Costa Brava. Paris, et New York, étaient le top. Le discours était uniforme, manquait d'indépendance. Il en allait des arts comme du yaourt, il fallait l'estampille internationale.

Ces artistes étaient de bons techniciens. Beaucoup tomberaient dans l'art sur commande.

Je m'étais fait un ami, peintre, Alexandre. Pas celui de l'autobus, un homonyme. Mon Sacha avait son atelier, à part, à l'entrée de la rue Gogol. Un grenier en longueur où on grimpait par une échelle de meunier, éclairé par plusieurs chiens assis ouverts sur la mer. Au crépuscule du soir elle se couvrait de reflets, elle se matachait de noir. Peut-être de cette lumière vient son nom.

Sacha y passait le plus clair de son temps. Il avait fait les Beaux-Arts, il était de formation classique, il explorait son métier, formes, matières, couleurs et surfaces. Il sortait du tableau et travaillait en trois dimensions. C'était un anxieux toujours de bonne humeur. Il puisait son inspiration dans l'histoire de l'art, une pointe d'herbe mélangée à la vodka, la littérature, et l'observation du quotidien. Il était l'un des plus originaux. Il vendait, de quoi vivre, à des étrangers. Le nouvel Ukrainien, sur le modèle du nouveau Russe, était encore impénétrable à la modernité de l'art.

J'avais rencontré Sacha chez Sergueï. Sergueï avait publié dans des revues moscovites, s'était fait connaître par des scénarios. Quand je l'ai connu, il mourait de faim. Il habitait près de l'opéra un hôtel particulier coupé en deux. Il disposait de l'escalier d'honneur, qui prenait la moitié de la surface habitable, dix mètres de hauteur, et partageait le reste avec sa belle-mère, et la fille de sa compagne qui était mariée et avait un gosse. Finalement chacun vivait dans une pièce.

Nous nous rencontrions chez lui. Au début il était gêné, de sa pauvreté. Sa compagne Eva était d'une famille juive tombée dans la gêne. Elle tricotait des vêtements qu'elle vendait. Elle m'avait offert une rareté, une paire de chaussettes en poils de chien, de leur grand chien à pelage long qu'elle peignait chaque jour, ancienne technique du grand nord, la laine la plus chaude. C'est arrivé une fois qu'il n'y avait pas de thé à la maison. Pour cela ils n'osaient plus inviter. Je l'avais remarqué. J'avais sans hésiter abordé le sujet. Je venais, j'apportais un petit quelque chose à grignoter, et une bouteille. Sergueï avait la sienne. Il ne buvait jamais de vodka sans porter sa bouteille à la fontaine d'un monastère, il la coupait d'un petit verre d'eau bénite. Cette période de disette ne dura pas. En revanche ils restèrent longtemps à la lisière de la pénurie. Les revues littéraires se relevaient lentement. L'édition avait été sinistrée. Ne se publiaient plus que des traductions de romans policiers et d'horreur américains, avec des couvertures effroyables, des monstres qui grimaçaient dans des couleurs violettes. Pour un auteur c'était la pire des conjonctures.

Sergueï écrivait ses récits, ses nouvelles dans un angle où il s'était installé, d'où il voyait par la fenêtre. Une table de la taille de sa machine à écrire, une planche pour ses notes, deux étagères, avec des dictionnaires et deux rangées de livres. Sergueï tendait à allier la philosophie de Dostoïevski à la recherche formelle, un métaphysicien du moderne. En parallèle il se livrait à des traductions, de l'allemand, et des adaptations, pour la télévision, le théâtre. Dans la chambre encombrée nous passions tous les trois des soirées à discuter. C'est arrivé qu'on se vexe. Je me souviens d'une fois, nous parlions de ce qui fut dénommé « les conflits de nationalités », c'est-à-dire grosso modo les conflits du Caucase. Sergueï prétendait qu'historiquement une animosité existait, qui remontait à la colonisation russe, aux XVIII^e et XIX^e siècles. Sans nier cet aspect, je prétendais que les troubles actuels étaient orchestrés. La vodka aidant, on s'était braqué (verbalement ça va de soi, mais pour un lecteur moyen il convient peut-être de préciser). Au bout de deux jours l'un des deux a téléphoné. L'homme était joueur, savait se remettre en question. Sergueï était un grand blond à la poitrine large, il avait une belle tessiture de voix grave. Il buvait comme le font les gens sérieux. Beaucoup en une fois, ensuite le régime chameau, la complète abstinence. Il avait une faiblesse, que ceux qui dominent l'alcool comprendront. Au lendemain d'une cuite, au matin, quand on a la gueule de bois, il accédait à une telle acuité de perception qu'il avait envie de se suicider. C'était sérieux. Son moral tombait si bas que sa femme devait rester près de lui jusqu'au soir.

Quelques années plus tôt, Sergueï était un espoir de la littérature. Lui et Sacha étaient ce qu'on appelait des avant-gardistes, de ceux qui avaient soutenu la perestroïka, et s'en trouvaient perdants. Pourtant ils ne remettaient pas en cause leur orientation.

24

RHAPSODIE

Mes hôtes – dire Ukrainiens me gêne car induit une différence avec les Russes, dire les Russes est inexact puisque beaucoup sont Ukrainiens et qu'on était en Ukraine – étaient gens chaleureux, gentils, bons vivants, très accueillants. L'hospitalité est chose respectée. Comme ils sont gourmands, on recevait à table. Jamais de petit apéritif comme cela se fait chez nous. On venait dîner, on arrivait à cinq heures, et repartait, en fonction de l'appétit à la vie nocturne, jusqu'à cinq heures. On se couchait tard à Odessa, comme dans toute l'Union. Le soir, dans le calme de mon appartement d'Otradnaia, j'aimais regarder le parc avant de me coucher. Qu'il soit sous la neige ou que je regarde à travers ma glycine, à une heure du matin il y avait toujours des fenêtres allumées.

La table était couverte de mets et de bouteilles. Vodka, cognac d'Arménie, champagne d'Odessa – un Français avait fondé l'usine – vins de Crimée, de Moldavie et de Géorgie pour les dames, eaux minérales, qu'on boit aussitôt après le verre à liqueur rempli de l'alcool avalé cul sec. Les vins et alcools sont une culture partagée avec la nôtre. On imaginerait recevoir en France sans boisson fermentée ? Comme chez nous, ça remonte à loin. Il y a une nouvelle de Tchekhov, écrite en 85, « Chez la maréchale de la noblesse ». À chaque anniversaire de la mort de son mari elle convie tout ce qui compte dans le district, une cinquantaine de personnes. Déjeuner digne des sacrifices offerts aux dieux, je cite. Mais dépourvu d'alcool, car le malheureux mari en avait défunté. Chacun, l'actuel maréchal, les deux juges de paix, le chef de la police et les deux commissaires, le médecin, le père et son diacre, et tous les hobereaux, va sous un prétexte ou un autre s'éclipser boire les bouteilles qu'il a cachées dans sa pelisse pendue au vestiaire.

Cela vient d'être dit, l'homme sérieux boit, une fois de temps en temps, les jours qui suivent il est tempérant. Ces repas ont ceci de particulier qu'ils rassemblent souvent des gens d'horizons différents. On mange, on boit, on danse, on rit avec les femmes, on parle politique, on confronte toutes sortes d'opinions. C'est la fête, c'est une catharsis, une purge des soucis.

Mais la crise avait grevé l'hospitalité, recevoir coûtait cher. Je me rendais compte que mon statut de Français compliquait les choses, les gens se faisaient

des idées, avaient peur de perdre la face. C'est aussi pour cela que j'avais adopté une attitude de discrétion. Puis ils ont compris que je comprenais.

C'est chez Valentin que j'étais le plus invité. Je n'ai connu Sergueï qu'ensuite. Valentin vivait dans un vaste appartement, beau quartier, rue Tolstoï, façade de tuffeau à balcons ornés, qu'il partageait avec sa belle-mère, veuve. Cette dame habitait la pièce d'honneur, une chambre de soixante mètres qu'elle avait organisée en trois coins, un grand lit, avec un baldaquin qui ménageait une intimité, le coin salon avec son piano demi-queue, et sa bibliothèque. Elle prenait les repas en commun, ou pas. J'ai oublié ce qu'avait été sa profession, elle était en retraite, on la prenait de bonne heure, les femmes encore plus tôt car l'éducation des enfants était dans les annuités décomptée.

Chouette appart, qui donnait sur rue et sur cour, mais n'avait pas l'eau chaude. Je l'ai dit, l'eau chaude municipale était les trois quarts du temps coupée, et ils n'avaient pas d'argent pour acheter un chauffe-eau individuel. Cela c'était la première année, après ça a été mieux. La femme de Valentin était la chef de la chaire d'anglais à l'université. Petite femme blonde joyeuse, Nathalia, elle comprenait le français. Valentin n'avait pas eu de complexes de m'inviter. Il avait appris le français en première année de fac, dans son village de Bessarabie il n'était pas enseigné. En quinze ans il était devenu le meilleur spécialiste de phonétique, il faisait partie des jurys nationaux. Impossible de déceler un étranger. Son lexique était moins riche que celui des meilleurs collègues, mais au long du discours ceux-ci se trahissaient, par l'accent, par un mot mal usité.

Il aimait la gastronomie. Sa cuisine était vaste, l'équipement moderne voisinait avec une cheminée et un évier de pierre qui dataient de la construction, comme dans les belles maisons de campagne et certains vieux appartements de luxe. Nous nous improvisions de petites bouffes. Chacun dînait à part dans ce grand appart, au rythme des horaires du travail qui devenait dur, Nathalia avait pris une charge supplémentaire, des cours du soir. Elle appréciait de se reposer avec nous en rentrant, ça lui faisait plaisir de trouver une nouvelle compagnie devant le repas préparé. Curieux, mais intimidé de l'arrivée de ce Français, le fils, de treize ans, qui apprenait le français, se joignait à la table. Valentin rapportait de la ferme de la volaille, du gibier à plumes, des lièvres, des écrevisses. Nous cuisinions en bilingue et parfois en trilingue avec Natacha. Nous picolions un peu, bavardions beaucoup, oublions les soucis. J'étais un invité fréquent, il m'arrivait de rester coucher dans leur chambre d'amis.

Pour rentrer chez moi la nuit j'hésitais. J'aimais marcher à l'heure où il n'y a plus de voitures dans ces vieilles et belles rues à moitié françaises. J'aimais marcher en silence sur la neige, bien au chaud dans la fourrure de mon manteau et de ma chapka, la peau du visage tendue par le froid plus âpre de la nuit. À la belle saison j'aimais les bouffées d'odeur des arbres, la détente de la tiédeur nocturne. Mais il y avait les chiens. Quand j'en voyais s'approcher j'avais pris l'habitude d'allumer une papirosse, que je laissais se consumer sans la fumer, je l'ai dit, pensant que l'odeur de la fumée et de mes doigts les dégoûterait. La papirosse a les proportions inverses d'une cigarette, elle a un long filtre en carton, creux, et peu de tabac au bout. Elle sent fort et fume beaucoup. Une fois en France, dans le sud, je me suis fait arrêter par la volante. Les douaniers fouillent la bagnole, le cendrier débordait de mégots de papirosses, il les prennent pour des pétards. Ils connaissaient pas, je leur ai fait goûter, on s'est bien marré. Ensuite je m'étais muni d'une bombe de gaz anti-chiens, et j'avais vainement cherché à m'équiper en escrimeur d'une canne télescopique, genre canne-épée, petite comme un étui à cigares lorsqu'elle était repliée.

Autrement je prenais une voiture. On pouvait appeler un taxi. C'était cher, je veux dire trop cher pour le niveau de vie. Les taxis sont partout une corporation qui frôle les gens louches. S'était instauré un autre système. On faisait signe, par le même geste que faire du stop, à n'importe quelle voiture. Elle s'arrêtait, si l'itinéraire ne la déroutait pas, on proposait un chiffre, elle vous conduisait. Cela payait l'essence, arrondissait les fins de mois, certains en faisaient leur profession non déclarée. Il y avait peu de danger, si le conducteur avait une sale tête, ou était mal accompagné, on refusait de monter. C'était pratique, tout le monde y trouvait son compte.

25

RHAPSODIE 2

Lorsque l'ambassadeur de France descendait à Odessa, une rencontre avec les francophones avait lieu au musée des Beaux-Arts. Alexeï à l'occasion lui servait d'interprète. Anton se comportait en maître de maison, car son père était le conservateur du musée. Valentin priait qu'on lui pardonnât son impertinence, et posait une question impertinente sur le programme de coopération de la France. Lorsqu'elle souriait on ne voyait plus la gomme de madame Palotchkova. Son Excellence ne manquait pas d'entretenir Nikonor en aparté. Le vieux professeur content sous ses sourcils broussailleux était volontiers cabot, lui parlait d'Odessa, l'ambassadeur écoutait les yeux malicieux. À chaque visite du diplomate ils se retrouvaient, comme de vieux amis.

Anton était le plus cultivé des jeunes profs, une inclination favorisée par son enfance au musée. Il m'invitait à dîner. Il habitait avec sa femme la jolie Héléna et leur fils de neuf ans un appartement en rez-de-chaussée sur cour. C'était minable, mais ils l'avaient acheté, ils étaient chez eux. Et c'était calme, et assez grand, quatre pièces principales. Nous nous voyions rarement tous les trois, mais nous nous aimions bien, nous nous sentions proches, nos relations étaient enveloppées d'un érotisme latent. Léna était médecin. Elle m'avait fait visiter l'hôpital où elle exerçait, j'avais vu des toxicos en crise de manque. C'est Héléna qui était de service la nuit où Valentin s'est suicidé. Il avait été deux jours plus tôt opéré d'urgence de l'appendicite, l'intervention – deux fois repoussée dont une fois en France et l'autre à Kiev, au motif qu'à chaque fois il était en transit – était réussie. Il se levait et marchait. C'est Nikonor, au nom de l'Université, et en qualité d'ami, qui sur la tombe un mauvais matin de juin prononça les mots d'adieu à celui qui fut son élève.

Quelques années plus tard le père d'Anton devait mourir. Anton et sa famille emménageraient dans son appartement, tiendraient compagnie à la mère. C'était un beau logement, en étage élevé, dans le centre. J'étais allé chez eux une fois, le père savait le français, évidemment. Il n'était pas vieux, il approchait les soixante-dix ans. Comme Nikonor. Ils sont morts à quelques jours d'intervalle, tous les deux terrassés par une crise cardiaque.

J'avais aussi été invité chez les parents d'Alexeï, lorsqu'il vivait encore chez eux. Un logement de banlieue, au huitième étage avec vue sur le liman, dans ce qui ressemble à un hlm, mais ne l'est pas. Son père était professeur de droit à l'université. Il comprenait le français. Ensuite, Alexeï s'est marié. Je dînais aussi chez le jeune couple. Ils dînaient à dix-sept heures, soupaient à vingt-deux, m'avait expliqué Aliocha. La dot était un appartement ancien plein de charme, une grande cuisine aussi, d'autant plus vaste qu'il communiquait avec une petite deux pièces mitoyen qu'ils avaient acheté, le père de Liocha avait pour établir son fils vendu une jolie petite datcha à Arcadie. Comme le quartier était cher, il lui était resté de l'argent pour acheter une autre datcha, avec une cerisaie, en bord de mer aussi, à une dizaine de kilomètres, après la Grande Fontaine. Chez Liocha il y avait donc deux entrées sur le même palier. On passait en outre d'un appartement à l'autre par une armoire encastrée dans le mur, dont le fond était une porte, et on sortait dans le second logement par une autre armoire. Truc fort utile pendant la guerre pour la famille juive qui y habitait. Cette ouverture n'avait pas été modifiée, ils n'avaient pas ouvert de vraie porte de communication.

Ça bougeait. Le petit monde francisant évoluait, on pouvait presque dire prospérait, en tout cas il vivait calmement. Il fréquentait la bibliothèque régionale, qui disposait du « plus grand fonds francophone du monde non francophone », dicit Paris. Il faut toujours trouver une formule qui valorise, surtout à Odessa. C'est vrai que c'était un fonds remarquable, surtout des XVIII^e et XIX^e, mais le mérite restait relatif puisque la ville était, somme toute, presque française.

Pourtant l'intérêt pour la langue baissait fortement. L'anglais montait en flèche. Le British Council occupait la salle d'honneur de l'université, un cube de vingt mètres d'arête, restauré impeccable. Avec en plus un directeur très bien. Il proposait les bourses de stage par autocars entiers. Il ne s'agissait pas de la langue de Shakespeare, mais de la langue du bizness américain. Eux n'avaient pas de représentation culturelle, ce n'est pas vraiment leur apanage, mais via Kiev ils distribuaient aussi un grand nombre de bourses. « L'anglicisation » était une politique linguistique de masse, délibérée. Mais en même temps les autorités réouvraient le lycée Richelieu – qui était le deuxième lycée de Russie après Tsarskoïe Selo –, en faisaient un établissement d'excellence destiné aux matheux, et y créaient une filière bilingue en français. Les enfants de l'élite intellectuelle et économique apprenaient obligatoirement le français. Sans négliger l'idiome d'outre Manche et Atlantique. Le prestige aidait à vivre, les profs de la langue de Voltaire étaient débordés de travail. C'était bon signe pour la culture. Moins bon pour les étudiants modestes qui ne trouvaient pas de débouchés. Un homme d'affaires français s'était fait mal voir à la fac, il prétendait recruter des interprètes en anglais. Ses partenaires s'en frottaient les mains d'avance. La chaire était atterrée. Et moi j'avais l'air malin avec mes conférences sur le rayonnement de la France et du français.

L'Ukraine était pleine de contrastes de ce genre. En trois ans j'ai dû me faire soigner une dent. Je vais à Odessa chez un dentiste, dans le centre. Il n'avait pas l'eau, elle était coupée. Les cotons imbibés de sang s'amoncelaient dans un seau en zinc à gauche du fauteuil. Je me suis borné à cette visite, et ne suis pas revenu. J'ai alors consulté à Kiev, où j'étais souvent en mission. Un cabinet, recommandé par les ambassades. La dentiste, une femme, encore jeune mais du mauvais côté, les cheveux noirs plantés bas, désagréable, pédante, une molaire plombée, deux cent cinquante dollars. Je n'avais pas assez sur moi, je suis retourné payer le complément. Je n'aurais pas dû. La sécu française a refusé

de me rembourser, elle a eu raison. Le pire est que la dent était mal soignée. Trois mois plus tard, elle s'infecte et se casse. Je vais à Odessa chez un autre dentiste, qu'on m'avait indiqué. Excellent, hygiène, douceur, il sauve la dent. Prix très correct. Matériel importé. C'était un bizenesse ça aussi, les fournitures dentaires, la pâte à céramique, venaient d'Allemagne.

On vivait dans un monde incertain. Les magasins étaient abondamment pourvus. Il y en avait un au pied de mon immeuble rue Osipenko. Pratique pour les courses, j'ai pensé, en outre il y avait toujours très peu de monde. J'y vais. J'étais alléché par des gaufrettes que je voyais en vitrine. La vendeuse refuse de me vendre quoi que ce soit. Cela arrivait. Je demande pourquoi. – Je ne peux pas, Monsieur, vous n'avez pas la carte, c'est un magasin réservé aux anciens combattants.

C'était plein de paradoxes. L'ouvrier pour vingt dollars mensuels pointait à l'usine convertie au capitalisme, et saluait au milieu de la cour le portrait mosaïqué de Lénine devant lequel était garée la voiture à cent mille dollars du directeur.

On vivait, on s'arrangeait. Les gens étaient coupés de leur représentation politique. A chaque élection ils disaient qu'ils votaient pour le moins pire. Cinq ans après la perestroïka il était clair qu'on n'entrait en politique que pour faire carrière, s'enrichir, de juteuses affaires. Les illusions s'étaient envolées.

26

LE DEPART

Ce qu'il y avait, c'était la liberté d'expression. On en usait largement, même les journaux au début, ensuite ils se sont calmés. Les gens abordaient tous les sujets, il n'y avait pas de parole interdite, pas de pensée univoque, mais une grande liberté d'approche. Mais c'est à Gorbatchev qu'ils le devaient.

Un jour, à l'entrée d'une cour de Moldavanka, j'avais été témoin d'une scène, je ne sais plus laquelle, un petit con avait fait une connerie et se barrait en courant. Je regardais, planté avec mes deux sacs à provision. Une vieille grand-mère près de son portail m'avait pris à témoin : – On leur a donné la liberté, ils ne savent pas s'en servir !

Pour le reste la vie était douce à Odessa. Je me promenais dans la ville, j'observais des détails de la vie quotidienne, des gestes, des attitudes, pour surprendre la réalité de cette civilisation si proche de la nôtre et qui s'en distingue pourtant. J'ai vu une fois à la terrasse d'un bistrot jeter les verres derrière soi après les avoir vidés. Comme on voit dans les films, comme l'imagerie russe qu'on a en France. C'était un minuscule troquet, ils s'ouvraient un peu partout, aménagé de bric et de broc, avec une devanture peinte à l'eau en bleu ciel, la terrasse était délimitée par un auvent et des plantes en pot, c'était trois tables sur le trottoir poussiéreux. Le printemps chauffait. Quatre jeunes mecs, costauds, étaient assis à l'ombre, des commerçants sans doute, ils fêtaient la première réussite de leur association. Il y avait la vodka sur la table, l'eau minérale, des zakouski. Ils bouffaient et buvaient beaucoup. Ils avalaient cul sec le petit verre, et le balançaient ensemble par-dessus l'épaule. Ils étaient rigolards, la voix forte. Le trottoir était jonché de bris de verre tout autour. Ils avaient dû se mettre d'accord avec le patron pour payer la vaisselle. Les gens lorgnaient du coin de l'œil, les voitures qui passaient ralentissaient pour voir. Des flics se sont arrêtés, ils ont laissé couler. C'était bon enfant, on les regardait avec indulgence. C'était communicatif, on avait envie.

À mon dernier repas, on ne jetait pas les verres. J'avais réuni mes amis de l'université et du monde des arts. Cela paraît sonner snob, mais, quoi, c'est là que nous travaillions. Ils ne se connaissaient pas. Je n'aimais pas partir. À chaque fois c'était la même chose. Je vivais trois, quatre ans dans un pays, m'y

faisais doucement des amis, et je devais les quitter. Ma vie sentimentale était du même ton. Chaque fois c'était une déchirure. Cette séparation, c'était vrai pour tous autour de la table. Nous avons bu, avons parlé, avons noté les dernières adresses et les derniers numéros de téléphone. Au début de mon séjour on ne pouvait pas téléphoner à l'étranger, il fallait passer par l'opératrice, le standard avait vingt-cinq ans. Il avait été changé en 94, maintenant on pouvait appeler.

À la gare, sauf Valentin, ils étaient tous à m'accompagner.

27

EN GUISE DE CONCLUSION

Les sociétés ukrainienne, ex soviétique, soviétique, sont mal connues des Français. C'est facile à comprendre, il y a une désinformation systématique, et pour les rares qui y ont voyagé seuls, c'est courant de se tromper, de faire de fausses interprétations. Parce qu'il faut parler la langue, aller au-delà des apparences, parce que c'est une société différente.

J'avais déjà voyagé, aux périphéries de l'Europe, beaucoup au Maghreb, en Turquie, et une visite à New York. J'étais habitué à être dépaycé, je le recherchais. Je ne le fus pas à Moscou. C'était en décembre, neige et glace. La ville était grande, les rues très larges, elle avait des aspects qui pouvaient être allemands. Les coupoles dorées des églises, le Kremlin et la Place rouge étaient conformes aux cartes postales. Peu d'exotisme. En rentrant le soir à pied, je remarque que les descentes d'eau – les tubes qui descendent du toit au trottoir – des immeubles, sont plus gros que les nôtres, et de section carrée. Ah, me dis-je, c'est à cause de la glace, voilà quelque chose de nouveau.

Quand on aborde un autre pays, on a tendance à comparer avec le sien, avec sa culture, et avec les autres lieux qu'on connaît. C'est une attitude normale, on cherche ses repères, à partir desquels on distingue la nouvelle réalité. À cette aune, les Ukrainiens, ou les Russes, ne sont pas si différents. Ils marchent dans les rues, des hommes et des femmes, ils vont au boulot ou courent les magasins, ils sont habillés de costumes et de jupes et de robes, et même de djines, comme chez nous. Les règles de la politesse sont identiques, on se parle à la même distance. Ils boivent de l'alcool, les programmes de l'opéra sont les mêmes, les filles reçoivent la même éducation. C'est globalement la même culture.

Pourtant, soixante-dix ans de régime socialiste soviétique doivent avoir influé sur les comportements, les façons de penser. Oui et non. La vieille dame à Odessa qui s'occupait de mon linge depuis trois ans m'avait embrassé en pleurant lorsque je lui avais fait mes adieux, et refusé un cadeau en argent.

Et la perestroïka changeait à nouveau la donne. Ce n'était pas une période facile, elle était faste et portait de graves travers. Tout est en demi-teinte. Ce sont, à partir de préoccupations, et de détails de la vie quotidienne, des

mouvements généraux qui pourraient être contredits par mille observations, une tendance, que j'ai montrés.

Des mots reviennent, verdure, intimité. Ils sont inévitables, ils montrent une ambiance, un environnement, qui se répète. On voit aussi qu'on passe ses soirées à bavarder, l'importance du dialogue et de la parole, et de la fête.

Il est vrai que les milieux dans lesquels j'ai évolué sont l'université et la culture, qui n'ont rien à voir avec le nouveau prolétariat, la majorité. Mais ces milieux étaient économiquement ravalés à la pauvreté, quand il arrivait au prolétaire d'être plus riche. Ces catégories sont peut-être à dépasser. En tous cas ces milieux n'étaient pas fermés. Ils évoluaient très vite, témoin l'âge des maîtres de conférences – qui devaient parfaitement maîtriser leur discipline.

Mais ce qui est sûr, c'est que l'Ukrainien, l'Odessite, le Russe, la misérable brute qu'on se complaît à décrire, ivrogne et le couteau entre les dents, est ce qu'il y a de plus risible. De la caricature qui déforme la réalité pour des gens pleins de culture et de curiosité, de joie, d'énergie, de générosité, et, surtout, ce qui revient au même, d'une grande ouverture vis-à-vis de l'autre, qui n'est pas a priori suspect. L'autre n'est pas supposé terrifiant.

C'est bien la grande différence.

Et je n'ai qu'abordé la « russkaia doucha », l'âme russe, qui si vous n'y prenez garde vous fait chavirer. Elle est à la fois douceur maternelle et puissance virile. Tous ceux qui connaissent vous en parleront.

Réjouissons-nous pourtant. Cette image d'ennemi que nous imposent certains canaux, si choquante quand on sait l'image de tolérance et d'esprit qui est la nôtre en Russie, n'est pas exempte de bienfait. Elle épargne à cette part du monde le déferlement d'une horde de malfaisants, qui serait inévitable si l'information était autre.

J'ai regretté Odessa. Avec les années cela s'est estompé. Les coups de téléphone se sont faits plus rares, chacun fait sa vie, certains l'ont perdue. Il reste maintenant un souvenir de cette ville fière et souple, moqueuse, de ses belles femmes, l'ambiance particulière de ses mélanges, d'une vie tranquille en même temps qu'imprévue.

Espouch, le dimanche 16 avril 2006

CHRONIQUES D'ODESSA

1	L'appartement	5
2	Le logement	7
3	La faculté	10
4	L'argent et la mafia	12
5	La cosmopolite	14
6	Au point	16
7	L'inflation	18
8	La violence	20
9	La religion	23
10	Les femmes	26
11	Le privoz	28
12	Petites vacances en Crimée	31
13	Le sanatorium	33
14	à Yalta	36
15	Llleells	38
16	Le retour en train	40
17	Un peu d'histoire	42
18	Surface et profondeur	45
19	Renversement des valeurs	47
20	Renaissance	49
21	Antifrime et frime	51
22	Rejet et progrès	54
23	Amitiés artistiques	56
24	Rhapsodie	59
25	Rhapsodie 2	62
26	Le départ	65
27	En guise de conclusion	67
	Table	69